Albert Boisvert

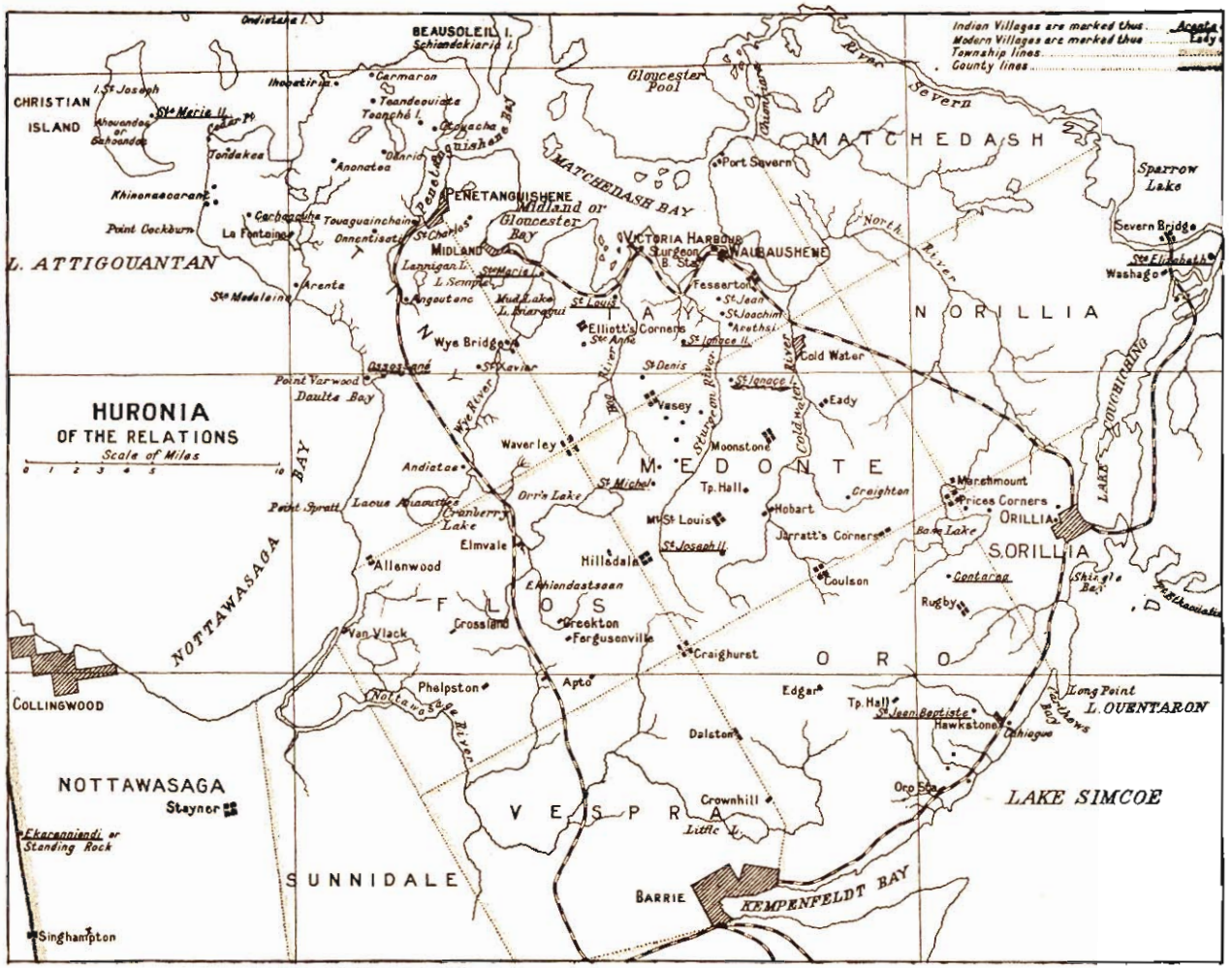
Léon Pouliot, S. J.

LE PREMIER RETRAITANT du Canada :

Joseph Chihouatenhoua, Huron († 1640)

LES ÉDITIONS BELLARMIN

REL
022



Carte de la Huronnie.

Le premier retraitant du Canada : Joseph Chihouatenhoua, Huron

(†1640)

Imprimi potest : Gérard Goulet, S. J., prov., 2 août 1958. — *Nihil obstat* : Georges-Henri d'Autreuil, S. J., 10 septembre 1958. — *Imprimatur* : † Paul-Émile cardinal Léger, Montréal, 12 septembre 1958.

Collection « SERVICE DE DIEU » — N° 21

Le premier retraitant du Canada : Joseph Chihouatenhoua, Huron

(†1640)

Léon POULIOT, S. J.

Régionale Ottawa Carleton
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie
174, rue Stanley, Ottawa, Ont.
K1M 1P1 (613) 749-4843

LES ÉDITIONS BELLARMIN
8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11

AVIS AU LECTEUR

Si étonnantes qu'elles puissent paraître, les pages qui suivent ne sont pas de l'histoire romancée ou enjolivée pour les besoins d'une cause. Elles sont extraites de documents authentiques et véridiques : les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France.

Nos témoins s'appellent Jean de Brébeuf, François Le Mercier et Jérôme Lalemant, tous missionnaires, et parmi les plus grands, au pays des Hurons : hommes d'un jugement pondéré, plus enclins à la réticence qu'à l'emphase, quand il s'agit du succès de leur apostolat. Ils racontent tout simplement les choses qu'ils ont vues et entendues, ne se permettant pas de les dépasser ou de les accommoder à une théorie personnelle.

C'est leur témoignage qui affleure à chaque page de ce petit volume; et nous avons soin d'y renvoyer le lecteur.

CHAPITRE PREMIER

De l'infidélité à la foi

Celui dont nous racontons la vie nous est connu par les *Relations des Jésuites*. Il y apparaît, pour la première fois, en 1636, et dans un rôle muet. Il dépasse la trentaine, est père de famille et habite son village natal d'Ossossané, que les Français appellent La Rochelle[1].

Huron entre les Hurons, on lui reconnaît un jugement solide et qui ne le cède en rien aux paysans de France les plus intelligents. Ce qui le distingue de ses compatriotes, c'est une pureté de mœurs exemplaire : il n'a qu'une femme et il lui est fidèle, dans un pays où règne la dissolution. Enfin, il est « docile à merveille et, contre l'humeur du pays, curieux de savoir ». Comment Chihouatenhoua[2], car tel était son nom, est-il venu de l'infidélité à la foi ?

Dans la *Relation* de 1636, saint Jean de Brébeuf décrit la fête solennelle des morts, événement qui se répétait en Huronie, tous les douze ans[3]. Chaque famille levait alors tous les corps de ses défunts et, suivant un rite bien déterminé par la tradition, venait les confier à une fosse commune. C'était un rassemblement national, accompagné de manifestations diverses.

Dès le début de l'année 1636, les Anciens préparent le grand événement. Il leur vient à l'esprit d'y faire participer les missionnaires. Ceux-ci, en effet, n'ont-ils pas affirmé cent fois qu'ils sont les frères des Hurons, qu'ils sont de la famille ? L'occasion est belle de le prouver : qu'ils lèvent les corps des deux Français

enterrés dans la forêt — Guillaume Chaudron et Etienne Brûlé —, qu'ils les jettent dans la fosse commune. Et le capitaine Aenons est chargé de négocier l'affaire avec les Pères.

> Nous lui répondîmes d'abord, écrit Brébeuf, que cela ne se pouvait faire, que cela nous était défendu; que comme ils avaient été baptisés, ils étaient, comme nous espérions, dans le ciel. Nous respections trop leurs os pour permettre qu'ils fussent mêlés avec les os de ceux qui n'ont point été baptisés; et puis, que ce n'était pas notre coutume de lever les corps.
>
> Nous ajoutâmes néanmoins après tout cela que, comme ils étaient enterrés dans les bois, et puisqu'ils le désiraient si fort, nous serions contents de lever leurs os, à condition qu'il nous accordassent de les mettre en une fosse particulière avec les os de tous ceux que nous avions baptisés dans le pays[4].

Par cette concession, Brébeuf espérait gagner la confiance du peuple et obtenir que les chrétiens, désormais reconnus comme tels, « fussent enterrés en un cimetière à part, que nous bénirions pour cet effet ».

Il put croire un instant qu'il avait gagné sa cause. Ses propositions furent agréées du Conseil des Anciens. Bien plus, à la faveur de l'euphorie qui accompagnait les préparatifs de la grande fête nationale, on lui accordait plus qu'il n'avait demandé :

> Les Anciens, de leur propre mouvement, désiraient que nous y fissions [au cimetière chrétien] une belle et magnifique croix, comme ils nous témoignèrent par après plus particulièrement. Ainsi, la croix eût été autorisée de tout le pays et honorée en cette barbarie, et ils n'eussent eu garde par après de lui imputer, comme ils l'ont fait dans le passé, les malheurs qui leur arriveraient[5].

Hélas ! la politique allait mettre fin à ce beau rêve ! Cinq villages, qui se croient depuis longtemps traités comme des parents pauvres par le reste de la nation, refusent de participer à la fête nationale; ils auront leurs cérémonies et leur fosse particulière pour leurs défunts.

Cette attitude, qui marque la rupture d'une tradition chère à tout le peuple, cause grand émoi en Huronie. Le printemps venu, tous les notables du pays se réunissent pour aviser aux moyens « d'ôter le schisme ».

Brébeuf est invité à l'assemblée, et il y va. Devant ce Conseil général de la nation, car les mécontents y sont représentés, il répète ce qu'il a dit naguère au négociateur Aenons sur le ciel, récompense des chrétiens; il insiste, sans doute, sur le baptême qui confère, même aux restes corporels des croyants, une dignité que n'ont pas les autres. Mais on demande des précisions ! Où veut-il que soient déposés les corps des Français ? Du côté de la fosse des cinq villages ou de l'autre ? Soucieux de ne déplaire à personne, Brébeuf se récuse; il accepte d'avance la décision des chefs. Ceux-ci ne parvenant pas à s'entendre, les corps des deux Français resteront où ils sont. Solution heureuse, écrit Brébeuf, en pensant à Étienne Brûlé :

> Nous eussions eu assez de peine à nous résoudre de faire, à son occasion, un cimetière particulier, et de transporter en terre sainte un corps qui a mené une vie si scandaleuse dans le pays et donné aux Sauvages une si mauvaise impression des Français[6].

Le récit que nous venons de faire nous introduit au cœur de notre sujet. Cette fête solennelle des morts

que Brébeuf a vue de ses yeux, qu'il décrit longuement dans la *Relation*, qui lui a été une occasion d'affirmer la doctrine et l'attitude de l'Église sur le problème de l'autre vie, aura les conséquences les plus heureuses, celles-là même qu'il désire, mais par un détour qu'il ne connaît pas encore. Par suite de la division qui oppose Hurons et Hurons, il n'aura pas ce cimetière chrétien, dominé par la croix, et qui lui paraissait comme un triomphe de la foi sur le paganisme; mais il aura mieux.

En effet, cette même division provoque l'assemblée de tous les notables du pays. Et c'est ici que Brébeuf et notre héros, Chihouatenhoua, se rencontrent ou, du moins, se comprennent pour la première fois. La *Relation* de 1638 ne laisse pas de doute sur le sujet : « Le premier coup de la grâce qui l'ébranla, ce fut le premier discours que fit jamais le P. Supérieur en un de leurs conseils, au sujet de la fête des morts[7]. » Et ce conseil est précisément celui de 1636.

A partir de ce moment, la vie de Chihouatenhoua est une ascension spirituelle continue. Jamais homme ne fut plus souple à la voix que Dieu fait entendre sans cesse au cœur de ses enfants. Peu de temps après la grande assemblée du printemps, il présente aux Pères un de ses fils « pour être baptisé et ensuite, comme il disait, pour aller au ciel ». Devant le dévouement et la charité de saint Jean de Brébeuf auprès des malades d'Ossossané,

> il se rendit à la raison et au Saint-Esprit. Il commence donc à prier Dieu de soi-même, à rouler en sa pensée ses saints commandements qu'il jugeait si raisonnables, à se moquer de ses songes; bref, il passe déjà pour chrétien auprès des siens[8].

Au printemps de 1637, Ossossané a sa résidence, des missionnaires et son église. Chihouatenhoua visite régulièrement les Pères; mais contrairement à ses compatriotes, ce ne sont pas des secours temporels qu'il vient chercher : « Son entretien le plus ordinaire n'était que de Dieu et de sa loi[9]. »

On ne saurait accuser les missionnaires de la Huronie d'avoir minimisé les conditions requises chez un adulte en santé pour être admis au baptême. Depuis plus d'un an, ils connaissent intimement Chihouatenhoua; ils sont à même d'admirer, et ils admirent les progrès qui s'opèrent chaque jour dans son âme. Ils ont répondu à son désir de connaître les mystères de notre foi, et ils le savent suffisamment instruit; il prie comme un chrétien le Dieu des chrétiens; il a présenté un de ses fils au baptême et il a procuré la même grâce à nombre de moribonds; maintes fois, il a demandé pour lui-même la grâce du sacrement, et il n'a pas été entendu.

Il nous est facile de penser, après trois siècles, que, dans le cas qui nous occupe, les Pères ont appliqué trop rigidement un principe général, dont la sagesse ne fait pas de doute. Mais avant de les condamner, voyons les choses comme ils les voyaient eux-mêmes.

Si les missionnaires éprouvaient un incomparable bonheur à baptiser des moribonds, « à peupler le ciel des dépouilles de la terre », ils avaient pour premier devoir de fonder une Église militante.

Mais, ils y ont mis le temps. Ils pensaient, et avec raison, qu'il était inutile, voire dangereux de faire des chrétiens avant d'avoir la certitude que ces néophytes seraient assez purs de mœurs, assez instruits des vérités de la foi et assez forts de volonté, pour ne

pas être repris aussitôt par l'influence du milieu. Or, cette certitude, seule une longue expérience pouvait la donner. Installés au cœur de la Huronie, au mois d'août 1634, ils se sont livrés à l'étude de la langue, que Brébeuf connaissait déjà fort bien; ils ont inlassablement catéchisé, consolé les malades, baptisé les moribonds. Mais ils ont attendu jusqu'au 7 juin 1637 avant de conférer le baptême à un adulte en santé. Et de qui s'agissait-il ?

> D'un Sauvage d'environ cinquante ans, homme d'esprit, des plus judicieux et des plus considérables du pays, après y avoir pensé mûrement depuis trois ans qu'il a assisté à l'explication de la doctrine chrétienne, et ayant été instruit fort particulièrement depuis quelques mois, a instamment demandé le baptême...[10].

Chihouatenhoua était destiné à un aussi long catéchuménat, si des circonstances imprévues n'avaient pas hâté l'événement. Jusqu'au printemps de 1637, nous l'avons déjà dit, il n'y a pas de missionnaires résidents à Ossossané. Les Pères y font de fréquentes visites; visites assez longues pour mieux connaître, mieux estimer Chihouatenhoua, mais pas assez pour être rassurés sur sa persévérance. Mais, à partir du 9 juin, Ossossané a sa chapelle et sa résidence de Jésuites. Et nul n'en est plus heureux que Chihouatenhoua. Aux contacts occasionnels avec les missionnaires succèdent les contacts quotidiens : « Depuis notre demeure en sa bourgade, il nous est toujours venu visiter avec une très grande consolation de part et d'autre; son entretien ordinaire n'était que de Dieu et de sa loi[11]. » Se sentant frappé par la maladie, qui sévit alors dans le village,

> il accourt chez nous, nous prie de l'instruire comme quoi il devait se comporter pendant sa maladie, au cas qu'il plût à Dieu, disait-il, l'affliger comme les autres et de quelle sorte de remèdes il lui serait permis de se servir[12].

Le lendemain, il va plus mal. Mais il n'a qu'un souci : ne pas offenser Dieu. Et comme il ne sait pas s'il peut avoir recours à tel remède, il appelle les Pères :

> « Mes frères, si vous me dites que cette médecine déplaît à Dieu, j'y renonce dès maintenant, et pour rien au monde je ne veux m'en servir. » Il nous obéissait en tout fort ponctuellement, non seulement pour la conduite de son âme, mais même pour le régime de sa santé[13].

Combien de temps dura la maladie ? Nous ne le savons pas. Quand il semble aux Pères que la mort est imminente, ils lui proposent le baptême :

> « Ce n'est pas à moi, dit-il, à parler là-dessus. » Mais la sincérité de son cœur parut bientôt en ce qu'il ajouta incontinent : « Je vous ai si souvent témoigné que je croyais, je vous ai cent fois demandé le baptême, et depuis le temps de ma maladie, vous n'êtes jamais venu me voir, que je n'aie dit en moi-même : « Hé ! « que ne me baptisent-ils ? C'est à eux à en disposer; car « ils savent trop bien que j'en serais très content[14]. »

L'heure des hésitations est passée. Et, sous le nom de Joseph, Chihouatenhoua s'apprête à voler le ciel. Si le baptême ne guérit pas le corps, il ajoute, semble-t-il à son union à Dieu : « Dans le plus fort de la rêverie, on ne lui parlait pas plutôt de notre bon Dieu, qu'il revenait à lui-même avec des actes de vertu, capables de toucher les plus endurcis[15]. »

Résignés à la volonté de Dieu, mais désireux de garder à la mission un néophyte d'une telle qualité, les missionnaires le recommandent à son céleste patron, Protecteur de la Huronie; et leurs prières sont exaucées. Quant à Joseph, il considère son retour à la santé comme une récompense de sa soumission à la volonté divine; il y voit une obligation de rester fidèle jusqu'à la fin à la grâce de son baptême et de faire connaître aux autres le Dieu de toute bonté. Les chapitres suivants nous apprendront qu'il a tenu parole.

CHAPITRE II

Le baptisé

C'est le 16 août 1637 que Joseph est baptisé. Combien de temps encore dura la maladie ? Nous ne le savons pas. Mais le 28 octobre, date de la lettre-testament de saint Jean de Brébeuf, le seul capitaine du bourg, capable de prendre la défense des missionnaires est absent. Ce capitaine, croyons-nous, ne peut être que Joseph, alors complètement guéri et parti à la chasse.

Mais entre ces deux dates, 16 août et 28 octobre, il a posé un geste, qui paraît imprudent à notre raison humaine et qui est susceptible de lui aliéner l'esprit de ses compatriotes. Essayons de reconstituer la suite des événements et l'atmosphère du milieu.

La maladie qui l'a frappé en a frappé bien d'autres. Après le départ des canots pour la traite de Québec, le mal s'étend à tout le pays. « La mortalité était partout », écrit le P. Le Mercier. Et ce sont les missionnaires que tous regardent comme seuls responsables du malheur universel : « Toutes ces nations se sont déclarées ouvertement contre nous dans des assemblées générales faites à ce dessein; nous y avons comparu en personne, nous avons entendu les dépositions faites contre nous par les chefs du pays. » La première de ces assemblées a eu lieu le soir du 4 août; à la grande déception du peuple, elle n'ose pas décréter la mort des Pères. Mais l'hostilité et le danger demeurent, et il en sera ainsi jusqu'à la fin d'octobre.

Or, c'est dans cette atmosphère que Joseph est baptisé, 16 août, et que, rendu à la santé, il vient à la

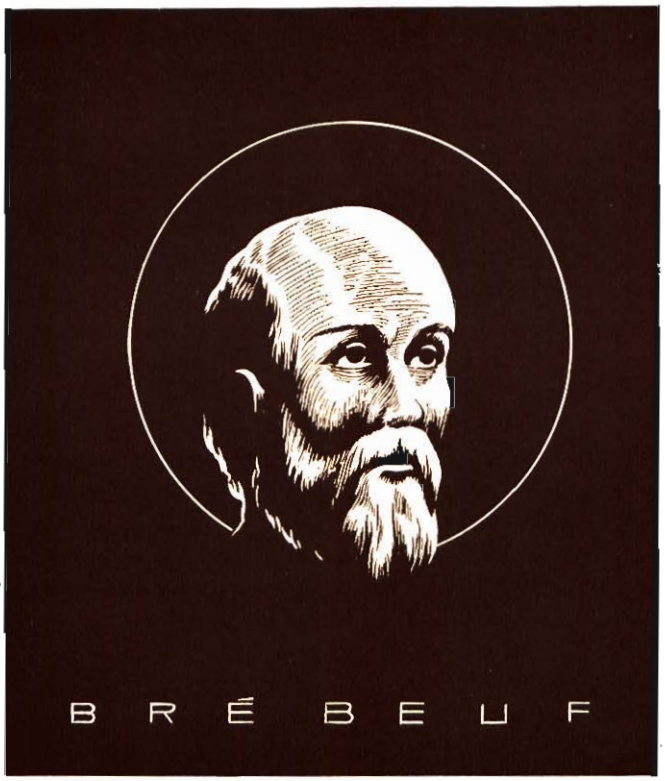
chapelle rendre grâce à Dieu et lui promettre une inviolable fidélité. C'est alors également que, selon la coutume du pays, il offre à ses compatriotes un festin de réjouissance, mais un festin chrétien.

C'était, nous dit la *Relation*, un auditoire remarquable par la quantité et la qualité des convives. Et Joseph ne craint pas se de compromettre. Il commence le repas par le *Benedicite*, qu'il récite à haute voix en langue huronne; et, profitant du droit que lui confère l'étiquette, il dirige la conversation. « Tous l'admirèrent et disaient entre eux qu'il avait un grand esprit et s'étonnaient de le voir dans la résolution de vivre en chrétien[1]. »

A la date que porte la *Relation*, 9 juin 1638, les Pères sont parfaitement rassurés sur la persévérance de Joseph. Depuis un an, ils ont vécu dans son intimité; car il vient fréquemment chez eux, et son âme, désireuse de perfection, leur est ouverte comme celle du plus fervent novice à son Père Maître. On sent qu'ils sont heureux de présenter enfin à leurs bienfaiteurs de France le portrait d'un chrétien qui sera l'une des pierres angulaires de l'Église des Hurons.

Le chapitre VI de la *Relation* commence par raconter les menus faits tirés de la vie du néophyte et qui tendent à démontrer qu'il possède déjà, à un haut degré, les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. Mais, s'apercevant que la matière, trop abondante et variée, ne se plie pas facilement à un ordre méthodique, l'auteur a recours à l'énumération :

> Je me contenterai de dire ce qui ne se peut assez dire : 1. Qu'il a une horreur extrême du péché, ne nous parlant quasi jamais qu'il ne nous propose quelques cas de conscience, laquelle il a fort délicate. 2. Qu'il



Saint Jean de Brébeuf qui a instruit,
baptisé Joseph et béni son mariage.

> prêche hautement et à toutes rencontres Jésus-Christ, et d'exemple et de paroles... 3. Qu'il a une particulière communication avec Dieu, le priant chaque jour, les larmes aux yeux, afin qu'il lui plaise regarder en pitié son pauvre pays... 4. Avant et après les instructions qu'on lui fait, il y a plaisir de le voir à genoux, pour demander la grâce de l'Esprit divin. Pendant l'hiver, il s'est obligé lui-même à apprendre à écrire, pour retenir et répéter ce qu'on lui dit, mais surtout pour remarquer, disait-il, plus clairement le nombre de ses péchés. 5. Il s'adonne à une pureté de conscience incroyable, se jetant souvent à nos pieds pour se confesser, faisant scrupule de la moindre chose. 6. Il se tiendra parfois en prière les trois-quarts d'heure entiers à genoux, posture très difficile à un Sauvage. 7. Au reste, c'est merveille des forces que Dieu lui donne pour combattre à tout propos les grandes difficultés que le diable va lui suscitant par ceux de sa nation...[2].

Et Joseph est sous la conduite du Bon Esprit; car cette austérité de vie, cette haine du péché, cette délicatesse de conscience ne sont pas le fruit de la peur, mais de l'amour : « Sa dévotion consiste en une sainte tendresse de cœur que Dieu lui donne pour le grand et amoureux respect qu'il porte au Saint Sacrement, pour l'honneur qu'il rend à son ange gardien et à son saint Patron, pour recommander à la sainte Vierge son pays et les âmes des fidèles trépassés[3]. »

Ce n'était pas un christianisme mutilé ou édulcoré que prêchaient les missionnaires; c'était l'Évangile intégral où les contradictions et les souffrances apparaissent comme des éléments nécessaires de toute vie chrétienne, suivant la parole du Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Et ils insistaient sur ce point, au

risque d'éteindre des enthousiasmes irréfléchis ou intéressés. La foi commençante de Joseph en fut douloureusement étonnée. Et après avoir entendu l'histoire de Job, il faisait souvent cette prière : « Mon Dieu, je vous prie, ne faites pas épreuve de ma foi. Vous connaissez mes secrètes pensées, vous savez que c'est tout de bon que je crois en vous. Hélas ! ne m'affligez point[4]. »

Il allait bientôt constater que les Pères avaient dit vrai. A peine est-il baptisé que sa cabane est remplie de malades. Parmi les morts, il a la douleur de compter son benjamin, qui « était le cœur de son cœur ». Mais la résignation est parfaite. Apprenant la triste nouvelle, les Pères décident de surseoir, de « laisser couler les premières larmes », avant d'aller le consoler. Mais il vient de lui-même : « Nous le conduisîmes devant le Saint Sacrement, où il parla en vrai Abraham[5]. »

Et pendant tout ce temps, il a supporté courageusement les mépris, les reproches amers de la part de ses compatriotes, voire de certains de ses proches, parce qu'il refusait l'accès de sa cabane aux sorciers et aux magiciens du pays. Il ne se contente pas d'une intransigeance purement négative : il procure le baptême aux malades; deux de ses enfants, trois de ses nièces et sa belle-sœur sont devenus, grâce à lui, enfants de d'Église. Quand tout danger de mort est disparu, il part à la chasse. Nouvelle épreuve, nouvelle humiliation et combien cruelle pour un valeureux capitaine huron. Pendant que les autres reviennent chargés d'un riche butin, lui, qui se moquait des songes, revient les mains vides. Sa popularité est à la baisse. On ne parle de lui et de sa famille qu'avec mépris : « la famille des croyants », dit-on. On va jusqu'à le soupçonner de

s'être associé aux Pères pour hâter la ruine de la nation par la maladie.

Voilà beaucoup d'épreuves en même temps ! Mais, il en faut davantage pour ébranler la foi d'un Joseph Chihouatenhoua. Il souffre moins, sans doute, de ses propres malheurs que des conséquences qui peuvent en résulter pour la foi. Il tient bon; il est toujours « dans l'entière et forte résignation à la volonté de Dieu[6] ».

Il passe l'hiver 1637-1638 au bourg d'Ossossané. C'est alors que, pour des raisons d'ordre religieux, il demande aux Pères de lui apprendre à lire et à écrire. Et le P. François Le Mercier est heureux d'envoyer au P. Le Jeune une lettre, écrite tout entière de la main de Joseph. En retour des leçons qu'il reçoit, il enseigne la langue huronne aux Pères : « Quand nous lui demandons les initiales ou finales des mots, ce qui est quelquefois quasi impraticable, il nous les dit fort distinctement... Il nous a même dicté plusieurs beaux discours sur nos saints mystères, dans une suite fort judicieuse, mais si distinctement que vous ne perdez pas une syllabe[7]. »

Les occasions ne manquent pas à Joseph d'affirmer sa foi et de seconder le zèle des Pères. Car, avec le mois de décembre, chasseurs et pêcheurs sont de retour au village. Les missionnaires se font inviter à des festins où ils pourront exposer à un auditoire nombreux les vérités de la foi. Et surtout ils reprennent le cours de leurs instructions catéchistiques. Et la présence de Joseph est fort utile : « car parfois faisant du rétif, tantôt de l'ignorant, ores du Docteur, il donne sujet à notre catéchiste d'expliquer par dialogue et avec plus de clarté ce qui d'ailleurs ne se concevrait qu'à demi[8]. »

Et il se trouve que les Hurons raffollent de ce genre d'instruction par questions et réponses.

Il manquait quelque chose au bonheur de Joseph. Son épouse, Aonetta, n'ayant pas été touchée par la maladie, n'a pas été baptisée et ne l'est pas encore. Ce n'est pas qu'elle vive dans le libertinage; mais une conversion subite et totale, comme celle de Joseph, est le fait d'une grâce vraiment extraordinaire. Dans le cours normal des choses, le passage de l'infidélité à la foi se fait dans le temps et avec le temps : il faut se libérer de la croyance aux dieux, sous quelque forme qu'on se les représente, avant d'adhérer à la foi au seul Dieu véritable. Processus psychologique, qui peut être plus ou moins long, selon les circonstances. Parce que, à l'origine, le milieu est radicalement hostile au christianisme, les missionnaires imposent un long catéchuménat aux Hurons; c'est parce que le milieu familial d'Aonetta est tout gagné à Dieu que son catéchuménat est relativement bref.

On ne voit pas qu'elle ait subi d'influence indue, ni de la part de son mari ni de la part des missionnaires. Les beaux exemples, qu'elle a sous les yeux, l'esprit profondément chrétien qui règne dans la cabane, les prières qu'on fait pour elle suffisent à tout expliquer.

On avait fixé la fête au 19 mars, fête du mari et fête du Patron des Hurons. La veille, Joseph offre un festin aux parents et à ses amis les plus considérables du bourg. Et pendant que « la chaudière se vide », il parle : « Je veux que vous sachiez que ma femme est entièrement résolue de croire en Dieu et de le servir; et que, dès maintenant, elle abandonne pour toujours toutes les superstitions, pour être baptisée[9]. »

Dans la petite bourgade d'Ossossané, où les manifestations sociales et spectaculaires sont plutôt rares, à cette époque de l'année, ce fut le grand événement. En ce matin du 19 mars, s'il reste encore des gens dans le village, c'est que la chapelle n'a pu les accueillir; chapelle « assez honnêtement parée pour notre pauvreté », silence impressionnant. Et, attirant tous les regards, les privilégiés du jour : Aonetta, qui deviendra enfant de l'Église, sous le nom de Marie; Joseph, le neveu Pierre et trois nièces, tous baptisés dans la maladie, et à qui on suppléera aujourd'hui les cérémonies du sacrement.

Mais pourquoi accorde-t-on à ceux-ci ce qu'on refuse à la belle-sœur Anne et à ses deux enfants, baptisés eux aussi dans la maladie? N'accusons pas les Pères de partialité. Le mari d'Anne, frère aîné de Joseph, quoique fort bien instruit des vérités de la religion, reste encore attaché aux superstitions; du moins il ne veut pas renoncer à un certain art dans lequel il est expert et dont l'exercice est incompatible avec la foi. Quand son détachement sera complet, on répétera en sa faveur et en faveur de sa famille la belle fête d'aujourd'hui.

Ainsi en avaient décidé les Pères, dans leur sagesse. Mais il avaient compté sans Madame Anne ! Elle, qui était venue seulement pour voir, « touchée, comme il est à croire, du Saint-Esprit, fendit la presse avec son petit garçon qu'elle avait à la mamelle et une petite fille de cinq à six ans, demandant la même faveur qu'on allait faire aux autres[10] ». Elle fut exaucée, ce qui ajouta à la joie. Quant à son mari, Téondechorren, nous le retrouverons plus tard.

Il s'agit maintenant de marier en face d'Eglise, Joseph et Marie. Devant cette assemblée, faite surtout de païens et de jeunes, saint Jean de Brébeuf exalte la sainteté du mariage chrétien; il pose les questions du rituel, auxquelles les époux « satisfirent pleinement ». Et pendant que la foule quitte la chapelle, Joseph, Marie et le neveu Pierre sont admis à la sainte communion.

La partie religieuse est finie, la noce va commencer. Et, voyez-vous cela ? ce sont les Pères qui reçoivent et saint Jean de Brébeuf qui préside ! Six notables s'ajoutent aux époux et au neveu Pierre. On leur offre pour festin « quelques poissons enfumés », tenus en réserve pour la circonstance. « Ils montrèrent par leurs ho ! ho ! redoublés le contentement qu'ils en reçurent, possible pour les beaux discours avec lesquels N. Supérieur [Brébeuf] assaisonnait ce peu que nous gardions depuis l'automne[11]. »

Jour de bonheur pour les missionnaires et les chrétiens du bourg d'Ossossané que ce 19 mars 1638 !

Mais la joie parfaite n'est pas de ce monde. Et celle-ci allait être bientôt « détrempée », selon l'expression du P. Le Mercier. Le soir même de la fête, Anne est frappée d'une fièvre maligne; et, en moins de deux jours, la voilà au tombeau ! On se console facilement sur son sort; car elle est indubitablement au ciel; mais on est moins rassuré sur le sort du christianisme en Huronie. Quelle circonstance malencontreuse que cette mort, qui suit de si près les cérémonies du baptême ! Que dira-t-on ? On pouvait s'attendre à une nouvelle persécution. Il s'en est trouvé, en effet, pour « demander froidement à un de nos domestiques quel présent nous avions fait aux parents de la défunte, que nous avions

fait mourir si tôt en la baptisant[12] ». Par une faveur du ciel, — ainsi pensaient les missionnaires, — les choses n'allèrent pas plus loin; on oublia l'événement. Et l'alerte passée, les Pères se reprennent à espérer.

La *Relation* nous livre la double leçon de la journée du 19 mars 1638. La première, c'est que l'argument national est désormais miné. « Votre religion, disaient les Hurons, est bonne pour les Français; elle n'est pas bonne pour nous, il est impossible de nous plier à toutes ces exigences. » La réponse à cette objection, elle est là, sous leurs yeux : il y a maintenant en Huronie des Hurons qui observent intégralement les lois du christianisme. La seconde leçon s'adresse aux missionnaires eux-mêmes. Pour fonder une Église militante, ils avaient compté d'abord sur la formation de la jeunesse. De là, l'institution à Québec d'un séminaire de Hurons, mais dont les résultats étaient loin de répondre à l'attente. La conversion de Joseph et de sa famille les amène à reviser leurs théories : « Nous changeons donc maintenant de batteries, nous résolvant d'entreprendre particulièrement les adultes, attendu que le chef d'une famille étant à Dieu, tout le reste ne nous fera pas beaucoup de résistance[13]. »

Et il semble que le cas de Joseph confirme la même attitude du P. Le Jeune à Québec. Lui, qui rêvait naguère de fonder simultanément quatre ou cinq séminaires, où seraient éduqués simultanément cinq cents petits Sauvages, il écrit en cette même année 1638 :

> Plusieurs n'attendaient rien des vieilles souches Sauvages; toute l'espérance n'était que dans la jeunesse. Mais l'expérience nous apprend qu'il n'y a pas bois si sec que Dieu ne fasse reverdir, quand il lui plaît. Nous commençons à voir dans les Hurons, et parmi

> nos Montagnais et Algonquins, quelques familles professer publiquement la foi et fréquenter les sacrements avec une dévotion et modestie, qui n'a rien de sauvage que l'habit[14].

Les missionnaires de la Huronie avaient raison de rendre grâces à Dieu et d'espérer. Mais le succès ne sera ni aussi rapide ni aussi complet qu'ils le voudraient. Désormais, ils ont du moins, dans la personne de Joseph Chihouatenhoua, un compagnon et un auxiliaire de leurs travaux, un apôtre laïque.

CHAPITRE III

L'apôtre

C'est au P. François Le Mercier que nous devons la connaissance que nous avons jusqu'ici de Joseph Chihouatenhoua, dont il était l'ami et le confident. La *Relation* de 1638-1639 est du P. Jérôme Lalemant.

Arrivé à Québec, le 25 juin 1638, et destiné à la Huronie, où il devait succéder comme Supérieur au P. de Brébeuf, le P. Lalemant a profité de son séjour à Québec, fin juin à la fin juillet, pour se renseigner sur son champ d'apostolat; il a, sans aucun doute, lu à l'état de manuscrit la *Relation* de son confrère, Le Mercier. Et quand il arrive à Ossossané, le 26 août, Joseph ne lui est pas inconnu, bien qu'il ne l'ait jamais vu.

Il suffit de lire les *Relations* du P. Jérôme Lalemant, de le voir à l'œuvre comme Supérieur, pour se rendre compte que ce religieux profondément surnaturel, plus tard directeur spirituel de la vénérable Marie de l'Incarnation et conseiller écouté de Mgr de Laval, est inaccessible aux enthousiasmes irréfléchis aussi bien qu'aux illusions. Sur la prodigieuse et rapide ascension spirituelle de Joseph Chihouatenhoua il ne pense pas autrement que ses confrères. C'est un témoignage qui s'ajoute aux autres; il est de qualité et il se base sur des faits nouveaux. Cependant, ce que nous demanderons surtout au P. Lalemant, c'est de nous faire connaître en Joseph l'apôtre. Car un chrétien de cette trempe manifeste sa perfection et trouve son dépassement dans l'action.

Au chapitre IV de la *Relation* de 1639, le P. Lalemant décrit la chrétienté d'Ossossané. Il se réjouit de ses rapides progrès et il en énumère les causes : esprit surnaturel des Pères dans l'accomplissement de leur tâche ainsi que leur grandeur d'âme dans les persécutions; collaboration efficace des domestiques français, tous hommes de bon exemple et de bons conseils. Il ajoute :

> Je mets au rang des causes de l'avancement de ce même ouvrage les discours et les comportements de Joseph Chihouatenhoua, ce bon néophyte, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, qui semble avoir été ce levain de l'Évangile qui a fait lever toute la masse de cette nouvelle Église des Hurons; non seulement en ce bourg, mais partout ailleurs où nous avons travaillé à faire des chrétiens, soit en celui de Tenaustayaé où nous avons une résidence, soit aux missions, s'étant trouvé partout aux meilleures occasions, pour faire profession publique et rendre compte de sa foi et de sa conversion. En quoi il s'est comporté partout avec une satisfaction pleine et entière de ses compatriotes, qui ne se lassent jamais de l'entendre.
>
> « Vous vous rebutez, mes frères, leur dit-il quelquefois, parce que les affaires de votre salut que vous proposent les Français sont choses nouvelles, et leurs propres coutumes qui renversent les nôtres. Vous leur dites que chaque pays a ses façons de faire; que comme vous ne les pressez pas de prendre les vôtres, vous vous étonnez de ce qu'ils vous pressent de prendre les leurs, et de reconnaître avec eux le même Créateur de toutes choses.
>
> « Je vous le demande : quand, au commencement, vous vîtes leurs haches et chaudières, après avoir reconnu qu'elles étaient incomparablement meilleures et plus commodes que nos haches de pierre et que nos vaisseaux de bois et de terre, avez-vous pour cela rejeté leurs haches et chaudières, parce que c'était chose nouvelle

> à notre pays, et la coutume de France de s'en servir et non pas la nôtre ? Que s'ils nous pressent de croire ce qu'ils croient et de vivre conformément à cette croyance, nous leur en avons beaucoup d'obligation; car, en effet, si ce qu'ils disent est vrai, comme il l'est, nous sommes les plus misérables gens du monde, si nous ne faisons pas ce qu'ils nous disent. »
>
> Je n'aurais jamais fait si je me voulais étendre plus au long sur tous les discours ou plutôt sur toutes les saillies de l'Esprit de Dieu, qui parle par sa bouche. Je dis saillies de l'Esprit de Dieu; car nous ne savons que penser autre chose, le voyant quelquefois se mettre à bénir Dieu et à le louer de la même façon et manière que firent autrefois les enfants dans la fournaise, sans que jamais il ait eu la connaissance de ce que la sainte Écriture nous en apprend[1].

Au moment où le P. Lalemant arrivait à Ossossané, un événement se produisait qui intéressait toute la nation huronne. A quatre-vingts lieues au sud vivaient les Ouenrohnons, considérés jusque-là comme faisant partie de la Nation neutre et trouvant ainsi une protection contre leurs voisins, les Iroquois. Pour des raisons que nous ne connaissons pas, ils perdent l'amitié de la Nation neutre; et menacés de ruine, ils songent à émigrer, à s'incorporer aux Hurons. Non seulement ceux-ci décident de les recevoir, mais ils le font avec une charité dont les missionnaires sont édifiés.

C'était un de ces déplacements massifs, dont les guerres de notre époque nous ont donné de si tristes exemples. Les Ouenrohnons sont au nombre de six cents, dont la plupart sont des femmes et des enfants. Comme il s'agit d'un départ définitif, ils doivent apporter « leurs meubles »; et la chose n'est pas facile, « n'y ayant en toutes ces contrées autre voiture par terre que celle de la tête ou des épaules des hommes et des femmes ».

Sur l'ordre de leurs capitaines, les Hurons vont au devant de leurs nouveaux frères et se montrent très secourables. Malgré cela, il y eut des morts pendant le trajet, et à l'arrivée, des mourants et des malades. Ce fut une circonstance heureuse que la présence à Ossossané du P. Lalemant et de quelques infirmiers laïques récemment venus de France. Ils eurent la consolation d'ouvrir le ciel aux uns, d'aider au rétablissement des autres et d'en baptiser plusieurs au cours de l'année. Nul ne manifesta plus de charité à ces malheureux que Joseph Chihouatenhoua. Il ne se contenta pas comme plusieurs d'aller au devant d'eux jusqu'à mi-chemin; il fit le voyage entier et fut d'un dévouement inlassable. Tant et si bien qu'à son retour, il est victime d'une maladie qui dure 40 jours, et pendant laquelle, plus d'une fois, on craignit de le perdre. Comment ne pas admirer sa constance :

> Au plus fort de son mal, étant surpris de rêverie, ses discours et extravagances n'étaient que de Dieu et des choses de la foi; il se levait quelquefois tout nu, et se tenant auprès du feu : « Qu'ils viennent, qu'ils viennent, disait-il, qu'ils me brûlent, et qu'ils voient si c'est tout de bon que je crois, ou si c'est seulement du bout des lèvres[2]. »

La charité déployée par les Pères en faveur de ces nouveaux Hurons eut des effets consolants. Aux catéchumènes d'Ossossané plusieurs s'ajoutèrent qui demandaient le baptême avec instance. Il aurait été trop cruel de les faire attendre jusqu'à Pâques ou à la Pentecôte, dates fixées par l'Église pour le baptême des adultes en santé. On leur conféra le sacrement en la Saint-Martin, le 11 novembre, et en la fête de l'Immaculée Conception.

La *Relation* ne signale pas la présence de Joseph à ces deux événements. Mais nous le retrouvons à la fête de Noël :

> Ce brave chrétien ne manqua pas, en cette occasion, de prendre souvent la parole, et y faire fonction de frère aîné, en enseignant et instruisant ses cadets avec un avantage et succès tout particulier, pour avoir tout ensemble l'esprit, la parole, la probité, la réputation, la connaissance de nos mystères et l'affection en un éminent degré. De sorte que nous commençons à le regarder plutôt comme un apôtre que comme un barbare de ces contrées.
>
> « Ah ! disait-il, mes frères, que veulent dire ces lumières brillantes et éclatantes au milieu de la nuit, sinon que Celui dont nous honorons la mémoire a, par sa naissance, dissipé les ténèbres de l'ignorance du monde; ce qu'ayant fait pour la première fois depuis tant de siècles, il nous va aujourd'hui, pour la première fois en ces contrées, faire la même grâce et miséricorde. Ce sont des desseins et jugements qu'il ne faut qu'adorer, sans nous demander pourquoi il ne l'a pas fait plus tôt; mais c'est une grâce et une faveur pour nous qui ne se peut priser ni reconnaître suffisamment que sa Providence ait bien ménagé ce bien à notre pays, pendant que nous sommes encore en vie. »
>
> De tels et semblables discours ce bon chrétien entretint, une bonne partie de la nuit, le petit troupeau de cette Église naissante. Il n'édifia pas moins par ses exemples que par ses paroles; car entre autres choses, ne se contentant pas d'une messe, il en entendit cinq de suite, la plupart à genoux; ce qui, pour un barbare, peu habitué à cette contenance, pourrait bien passer pour un petit martyre[3].

Après cela, on comprend que les Pères aient usé et peut-être abusé du dévouement de Joseph. *Abusé*, lui, il ne l'aurait jamais admis. Car il avait promis

solennellement d'être fidèle aux grâces de son baptême; et cela voulait dire pour lui, entre autres choses, parfaite soumission à ceux qui lui manifestent la volonté de Dieu et qui ont charge de son âme, et plus encore entier dévouement à la cause de Dieu.

Au début de l'été 1639, Joseph accompagne le P. François Le Mercier, que les affaires de la mission appellent à Québec. On sait que le voyage, dont la durée moyenne est de vingt jours, n'est pas de tout repos. Saint Jean de Brébeuf nous en a laissé une description dans la *Relation* de 1635[4]. A la fatigue de ramer et de ramer encore s'en ajoute une autre : celle des *portages*. « Il faut mettre pied à terre, et porter au col, à travers les bois ou sur de hautes et fâcheuses roches, tous les paquets et les canots mêmes. Cela ne se fait pas sans beaucoup de travail; car il y a des portages d'une, de deux et de trois lieues; et il faut faire en chacun plusieurs voyages, si on a tant soit peu de paquets. » Entre la rame et le portage, il y a une autre opération : « les Sauvages, entrant dans l'eau, traînant et conduisant à la main leurs canots, avec d'extrêmes peines et dangers ».

Brébeuf a supputé qu'en 1635, on avait fait trente portages et traîné le canot cinquante fois. « A chaque portage, écrit-il, il me fallait faire quatre voyages, les autres n'en faisaient guère moins. » Il y a aussi le problème de l'alimentation. Au retour, le jeûne est de rigueur, si l'on a perdu les caches de provisions que l'on a faites en descendant; et quand on les retrouve, « on le laisse pas d'avoir bon appétit, après s'y être traité ». Il n'y a guère à compter sur la nuit pour refaire ses forces : « il faut coucher sur la terre nue, ou sur

quelque dure roche, faute de trouver dix ou douze pieds carrés pour y placer une chétive cabane ».

Brébeuf, il est vrai, a vu ces particularités du voyage avec les yeux d'un Européen, habitué à un certain confort. Mais même pour un Indien, rompu à une vie de peine et de misère, le voyage Huronie-Québec et Québec-Huronie n'était pas précisément un voyage d'agrément.

Et pourtant, tout nous porte à croire qu'il le fut pour Joseph Chihouatenhoua. N'était-il pas, depuis son baptême, au service de Dieu avant tout et par-dessus tout ? Et n'était-ce pas Dieu qu'il servait dans la personne des missionnaires ? En tout cas, si pendant le voyage il n'avait pas l'impression d'être le perdant, des consolations l'attendaient à Québec, qu'il n'avait jamais osé espérer, lui qui, plus que bien des chrétiens de vieille date, avait sondé l'infinie grandeur et l'infinie bonté de Dieu.

Sans doute, il aima du premier coup ce P. Paul Le Jeune, si aimable, et le Père de ses Pères à lui. S'il ne connaissait aucun des Pères de la Résidence de Québec, il était connu, vénéré, aimé de tous, traité comme l'enfant de choix de la famille. Il put admirer à loisir la piété et le bon ordre qui régnaient dans la ville et à la bourgade de Sillery. Mais il y a plus, il y a mieux. Quoi donc ?

Le 1er août 1639, Joseph Chihouatenhoua assiste à l'arrivée des premières Ursulines et des premières Hospitalières. Le P. Paul Le Jeune nous a raconté la scène dans une page inoubliable :

> Quand on vint nous donner avis qu'une barque allait surgir à Québec, portant un collège de Jésuites,

> une maison d'Hospitalières et un couvent d'Ursulines, la première nouvelle sembla quasi un songe. Mais enfin, descendant vers le grand fleuve, nous trouvâmes que c'était une vérité.
>
> Cette sainte troupe, sortant du vaisseau, se jette à deux genoux, bénit le Dieu du ciel, baisant la terre de leur chère patrie : c'est ainsi qu'ils appelaient ces contrées. Tout le monde regardait ce spectacle dans un silence; on voyait sortir d'une prison flottante ces vierges consacrées à Dieu, aussi fraîches et vermeilles que quand elles partirent de leurs maisons, tout l'océan avec ses flots et ses tempêtes n'ayant pas altéré un seul petit brin de leur santé[5].

Joseph est là sur le rivage, les yeux bien ouverts. Il a remarqué l'allégresse générale qui accompagne l'arrivée des vaisseaux, l'exubérance des laïcs français, hommes et femmes qui, après un long et périlleux voyage, retrouvent sur un autre continent d'autres Français, qui éprouvent comme un impérieux besoin de leur serrer la main, de leur donner l'accolade, de les embrasser peut-être, fussent-ils des inconnus. Et le bonheur est réciproque, les Français de Québec n'étant pas moins prodigues de témoignages d'affection. Et de tout cela, Joseph est d'autant plus ému que, pour employer le langage des *Relations*, les Sauvages « sont plutôt froids dans leurs rencontres ».

Il a les yeux ouverts, le cœur et l'esprit aussi. Et de cette scène du 1er août 1639, il tirera un argument dans son apostolat futur. Revenu dans son pays, il dira :

> Si nous n'avons la foi, nous ne savons ce que c'est de nous entr'aimer; il n'y a que les chrétiens qui jouissent de cette douceur en cette vie. Ce fut une chose qui me toucha bien sensiblement, étant à Québec, et si je n'eusse appris de longue main l'étroite amitié qui est entre les chrétiens, je me fusse persuadé que tous

> les Français de Québec n'étaient qu'une même famille, tant ils s'entr'aiment et s'entre-chérissent. Je me trouvai à l'arrivée d'un vaisseau; je ne vis jamais tant de témoignages d'amitié; et cependant plusieurs ne s'étaient jamais vus ni connus que dans cette rencontre[6].

Plus que ces manifestations extérieures de charité fraternelle, ce qui le touche, ce qui ajoute à son amour de Dieu et à son esprit de reconnaissance, c'est la raison de la venue des religieuses :

> Mais ce qui m'étonna, et ce que j'ai déjà raconté cent fois, ce fut de voir de saintes filles, habillées de noir, faibles de complexion, qui n'ont quitté la France et passé la mer qu'en notre considération; dont les unes prirent en leur maison de petites filles montagnaises, les habillèrent à la française, les faisaient manger avec elles pour les instruire et leur apprendre à connaître Dieu; les autres sont venues pour avoir soin de nos malades. Pendant que je fus à Québec, elles prirent soin de quatre ou cinq Montagnaises bien malades, les retirèrent en leur maison, leur donnèrent des couvertures, les veillaient les nuits entières, et leur donnaient toutes les douceurs qu'elles eussent pu souhaiter. Ha ! que nous sommes bien éloignés de cette amitié[7] !

Quand il parle de la sorte, Joseph a connu et oublié déjà les fatigues du voyage de retour. Et cependant, ce voyage ne fut pas des plus agréables, s'il est permis d'en juger par notre humaine faiblesse. Des sept caches de provisions qu'il avait faites en descendant, il n'en retrouve que deux; les autres ont été dérobées :

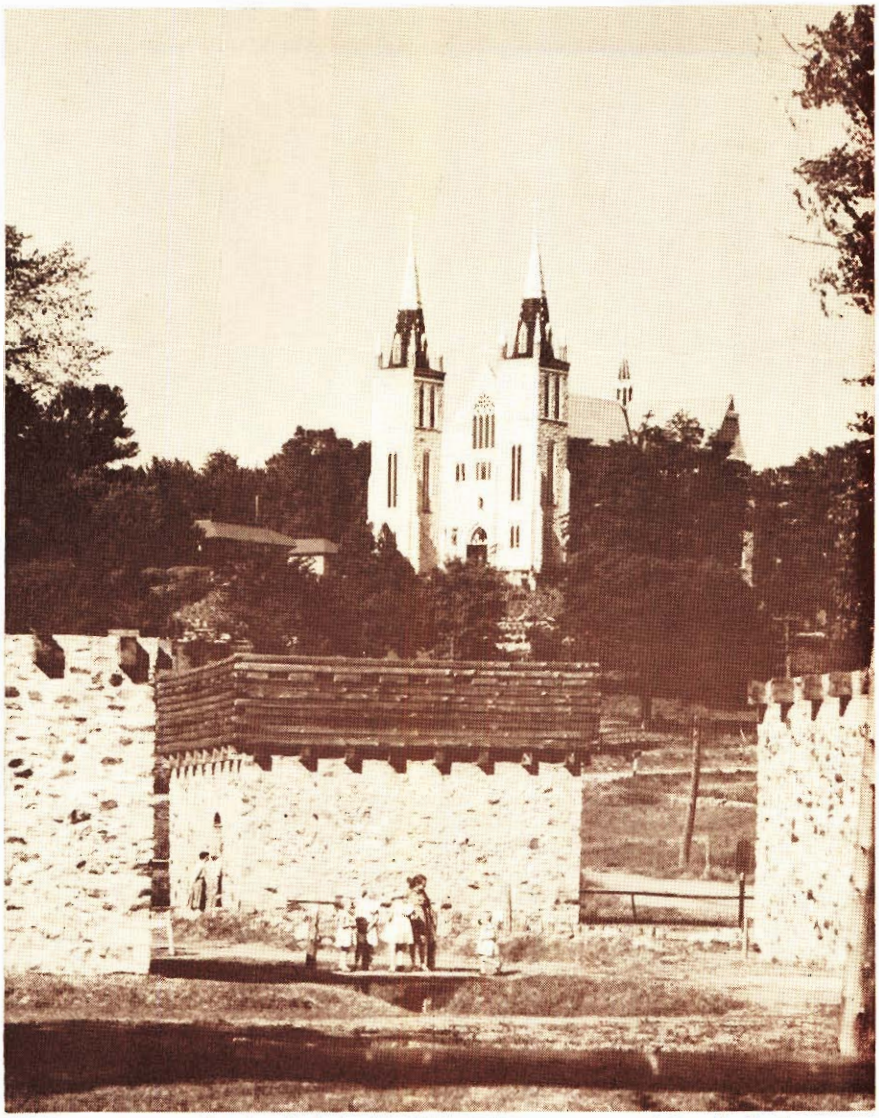
> C'est dire qu'il fallut redoubler ses travaux et diminuer ses vivres, se voyant quasi condamné à mourir de faim. Ce bon chrétien recevait ces disgrâces comme faveurs du ciel. Aussi savait-il, bien avant que de visi-

> ter ses caches, disposer saintement son cœur à tout ce qui pouvait lui arriver. « Mon Dieu, disait-il, vous ne manquez pas aux bêtes qui vivent dans les bois, et toutefois, elles n'ont ni champs ni lieux où elles cachent leurs vivres. Elles ne meurent que quand vous l'ordonnez; disposez, grand Dieu, de nos vivres, et par conséquent, de nos vies selon vos volontés[8]. »

Sa consolation, et rien ne peut l'en distraire, c'est d'être le porteur de saintes reliques, reçues de France et destinées à la Huronie. Il ne voulut jamais permettre qu'un autre « se chargeât d'un si saint, quoique pesant fardeau ».

Non, ce n'est pas un voyage, c'est un pèlerinage que Joseph Chihouatenhoua a fait à Québec, et le plus authentique des pèlerinages. Il en rapporte non pas des émotions passagères et des souvenirs de carton, mais une foi plus solidement enracinée dans l'amour, plus vivante dans son cœur, plus désireuse de se communiquer aux autres.

Etape importante dans sa vie. Il reste à parfaire l'ascension spirituelle du baptisé et de l'apôtre.



Le sanctuaire des Saints-Martyrs-Canadiens, à Midland, Ont., près du Fort Sainte-Marie.

Ruines du Fort Sainte-Marie en 1855.
Esquisse du P. Félix Martin, S. J.

CHAPITRE IV

Le retraitant

A y regarder de près, et avec le recul du temps, on comprend mieux le sens des événements qui se déroulèrent en Huronie de 1637 à 1640. Les décisions d'ordre général, prises par les Supérieurs, ont eu un effet dont on ne saurait exagérer l'importance : former en Joseph l'homme selon le cœur de Dieu, au sens le plus fort de l'expression.

Ce résultat est avant tout le fait d'une Volonté supérieure; et quel que soit leur zèle de la gloire de Dieu, les missionnaires n'en ont prévu ni l'ampleur ni les moyens par lesquels il serait obtenu. Mais, en se laissant guider invariablement par le principe du plus grand bien, ils ont généreusement secondé la grâce divine. Et c'est pourquoi avant de continuer notre récit, un léger regard en arrière s'impose.

La présence de Joseph à Ossossané n'entre pour rien dans la décision des missionnaires d'y établir une résidence stable, au printemps de 1637. Ils s'y installent pour la seule raison, et elle est suffisante, que c'est un centre important de population et, par conséquent, plus susceptible de résultats consolants.

Mais parce que les missionnaires ont une résidence à Ossossané, ils peuvent répondre chaque jour au désir qu'a Joseph de s'instruire des vérités de la foi, de ne rien faire qui déplaise à Dieu; ils le visitent assidûment dans la maladie et, quand la mort paraît imminente, ils lui confèrent le baptême. Revenu à la santé, Joseph peut recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucha-

ristie avec cette fréquence que lui inspire l'Esprit-Saint et qui n'était pas commune à son époque. Il a de fréquents entretiens particuliers avec les missionnaires; et l'on peut tenir pour certain qu'il est régulièrement présent aux instructions publiques. Or, elles sont fréquentes. Le P. Lalemant nous les fait connaître dans la *Relation* de 1639 :

> Les catéchismes publics se font plusieurs fois la semaine. Premièrement, les jours de dimanche et de fête étant destinés pour l'instruction propre et particulière de nos néophytes et nouveaux chrétiens, le matin pendant la messe, on leur donne une instruction en façon de prône, où on a égard à les instruire de ce qu'ils doivent savoir, et tout ensemble former leur esprit à la piété et dévotion chrétienne. L'après-dîner, après les vêpres, on les nourrit à ce commencement de la pure parole de Dieu, leur racontant un dimanche les histoires et la suite de l'Ancien Testament, avec réflexion sur le profit qu'ils en peuvent tirer, et le dimanche suivant, on en fait autant du Nouveau... On prend un jour ouvrier de la semaine pour faire une autre instruction publique à tous indifféremment, soit fidèles soit infidèles : ce qui se passe en cette manière. Sur l'heure du midi, on s'en va crier par le bourg, ou avec une clochette, inviter, dans les rues et carrefours, au conseil, mais au conseil des conseils, qui concerne l'affaire importante du salut... Le monde étant assemblé, après l'invocation du Saint-Esprit, on dit ou l'on chante une oraison propre à cet exercice en langue huronne. Après quoi on commence l'instruction, qui est quelquefois interrompue par l'approbation ou objections des Sauvages; à la fin de laquelle on leur fait faire quelques prières et entre autres une petite où est enfermé l'acte de contrition. A l'issue de cela, on se met à chanter le *Credo*, les commandements, le *Pater*, l'*Ave*, et autres prières, tant et si peu qu'on voit les Sauvages attentifs et en état d'en faire leur profit.

> Outre cette instruction commune, on en fait quelque autre jour de la semaine une moins générale, où sont invités nommément les personnes qu'on désire y assister, qui sont les Capitaines et les plus notables du bourg qui ont été reconnus pour avoir quelque pieuse affection et inclination au christianisme, et auxquels il importe particulièrement de faire bien entendre les mystères de notre foi, et qu'ils soient dûment informés de ce que nous prétendons en ce pays, par toutes ces sortes d'assemblées et d'appareil[1].

Telle était l'instruction religieuse que dispensaient les missionnaires d'Ossossané et que Joseph a reçue de 1637 à 1639. Elle était parfaitement ordonnée au but, qui était de former des chrétiens véritables et elle était efficace. Efficace par son contenu : prône, qui est exhortation à la vertu et à la piété; Écriture sainte, qui est la parole même de Dieu et la nourriture de l'âme; petit catéchisme, qui est l'explication sommaire, mais suffisante des vérités de la foi; catéchisme plus développé, destiné aux seuls collaborateurs laïques de la mission. Efficace aussi par sa fréquence : deux instructions les dimanches et jours de fête; en plus chaque semaine, une leçon de petit catéchisme et une leçon de grand catéchisme. Si le régime souffre quelques exceptions, est même suspendu, pendant que le gros des Hurons est à la chasse ou à la pêche, il reprend son cours normal pendant les longs mois d'hiver, où tout le monde est au village.

L'efficacité de ce régime, nous l'avons vue dans la personne de Joseph Chihouatenhoua. Nous dirons plus. Il n'a pas été seul, assurément, à profiter de la présence des Pères dans le bourg : nous pensons à ces nombreux enfants ou adultes morts immédiatement après le baptême; nous pensons aussi aux adultes bapti-

sés en santé, dont plusieurs ont fait la joie et la consolation des missionnaires. Mais quand on sait la gloire que procurent à Dieu les saints et leur souveraine importance dans la vie de l'Église, la seule formation de Joseph Chihouatenhoua suffirait à expliquer et à justifier les deux années de résidence des Pères au bourg d'Ossossané. Un jour vint, où il parut conforme au principe du plus grand bien d'abandonner cette résidence. Et, si étrange que la chose paraisse de prime abord, cette décision, par un détour que les Pères n'avaient pas prévu, tourna encore à l'avantage de Joseph.

Débarqué à Québec, le 25 juin 1638, le P. Jérôme Lalemant arrive au pays des Hurons deux mois plus tard. Le nouveau Supérieur, est-il besoin de le dire ? ne sait pas encore la langue et se voit par là interdit presque tout apostolat visible; mais il ne reste pas inactif. Tout en étudiant le huron, il observe ce qui se passe tant à Ossossané, lieu de la résidence, qu'à Saint-Joseph-II ou Tenaustayaé. Le résultat de ses observations nous est connu dans la *Relation* de 1640. Après avoir rappelé qu'aux deux résidences existant déjà, il avait été question d'en ajouter d'autres, il poursuit :

> Mais depuis, ayant reconnu que la multiplicité de tant de résidences était sujette à beaucoup d'inconvénients, et que la conversion de ces peuples pourrait plus s'avancer par la voie des missions, nous prîmes la résolution de réunir nos deux maisons en une; et afin que dans la suite des années, nous ne fussions pas obligés de changer de lieu, comme font les Sauvages, qui transportent leur bourg d'un endroit à un autre après huit ou neuf ans, nous choisîmes une place où nous jugeâmes nous pouvoir établir à demeure, d'où nous pourrions, selon que nous aurions de force

> en main, détacher un bon nombre de missionnaires qui s'y seraient formés, pour aller avec bien plus de liberté porter aux bourgs et nations circonvoisines le saint Nom de Notre-Seigneur.
>
> Ce lieu [c'est le fort Sainte-Marie actuel] est situé au milieu du pays, sur la côte d'une belle rivière [la rivière Wye] qui, n'ayant pas de longueur plus d'un quart de lieue, près de deux lacs, l'un qui s'étend tirant un peu vers le nord, qui pourrait passer pour une mer douce [la baie Georgienne], l'autre qui est vers le midi, dont le contour n'a guère moins de deux lieues[2] [lac Bourbeux].

Les travaux de construction marchèrent rapidement. Car au milieu de l'automne 1639, les Pères quittaient Ossossané et s'installaient à la nouvelle Résidence centrale : Sainte-Marie-des-Hurons. C'était un vaste bâtiment, destiné à servir d'habitation à tous les missionnaires de la Huronie pour de longues années à venir, port d'attache d'où ils partiraient à la conquête des âmes et où, l'effort donné, il viendraient, dans le calme de la vie régulière, refaire leurs forces physiques et spirituelles.

Le P. Lalemant avait également pensé que cette maison, par son isolement et par sa vie régulière parfaitement organisée, serait un endroit idéal pour la retraite que les Pères doivent faire, chaque année, selon les prescriptions de leur Institut. Tel était le plan. La réalité — et le P. Lalemant nous dit lui-même qu'il ne l'avait pas prévue, — c'est que cette maison fut d'abord le lieu de la première retraite fermée au Canada, le retraitant n'étant nul autre que Joseph Chihouatenhoua. Voici pourquoi et comment.

Le souci de porter toute notre attention sur celui-ci, centre d'attraction et de rayonnement de grâces divines,

nous a peut-être fait oublier un autre aspect des choses. En vérité, Joseph nous apparaît à la fois, comme une semence d'Église, comme le levain qui fait lever la pâte et comme une juste consolation accordée par le Dieu d'amour à ses missionnaires qui sèment depuis de longues années, dans les travaux, les souffrances, les larmes.

La *Relation* de 1638, qui nous introduit Joseph et qui nous le montre déjà parvenu à un haut degré de perfection, raconte aussi les persécutions dont les missionnaires sont victimes, l'arrêt de mort qui a été prononcé contre eux; elle nous livre la lettre-testament, rédigée par saint Jean de Brébeuf, en cette heure tragique, et que des néophytes devaient aller porter à Québec quand les missionnaires ne seraient plus.

Ce que l'on craignait alors ne s'est pas produit; il y eut accalmie, mais accalmie seulement. Et voilà que le même danger reparaît, plus grave cette fois. L'année 1639-1640 est désastreuse. « De mille personnes baptisées depuis la dernière *Relation*, écrit le P. Lalemant, il n'y en a pas eu vingt baptisées hors du danger de mort. » Circonstance fâcheuse : la maladie avait été apportée par les Hurons, revenus de Québec, où ils étaient allés à la traite et qui, en route, s'étaient inconsidérément mêlés aux Algonquins, infectés de la petite vérole. Plus fâcheux encore : le premier Huron contaminé avait abordé à la Résidence des Pères : Sainte-Marie-des-Hurons. On l'avait transporté dans son bourg, situé à une lieue, où il était mort peu après, mais non sans communiquer le mal, qui s'étendit bientôt à tout le pays. Il n'en fallait pas davantage pour charger les missionnaires, une fois de plus, de tous les malheurs du pays.

> On ne parle plus d'autre chose, on crie tout haut qu'il faut massacrer les Français. Ces barbares s'y animent les uns les autres; la mort de leurs proches leur ôte la raison, accroît leur rage contre nous si fortement dans chaque bourg, que les plus avisés ont peine à croire que nous puissions survivre à une si horrible tempête. Ils remarquaient, avec quelque sorte de fondement, que depuis notre arrivée dans ces terres, ceux qui avaient été les plus proches de nous, s'étaient trouvés les plus ruinés des maladies, et que les bourgs entiers qui nous avaient reçus se voyaient maintenant exterminés. Et assurément, disaient-ils, la même chose arriverait aux autres, si on n'arrêtait le cours de ce malheur par le massacre de ceux qui en étaient la cause. C'était un sentiment commun, non seulement dans les discours particuliers, mais dans les conseils généraux tenus sur ce sujet, où la pluralité des voix allait à notre mort, n'y ayant que quelques anciens qui croyaient nous bien obliger de conclure au bannissement[3].

A la fin de 1639, les Pères en sont convaincus : le pire est encore à venir et il est imminent.

Après leurs prières et leurs sacrifices personnels, leur meilleur moyen de défense et d'attaque en même temps, c'est Joseph Chihouatenhoua. Et pour donner à l'apôtre qu'il est déjà son ultime couronnement, ils lui proposent de faire les *Exercices spirituels* de saint Ignace, après lui en avoir exposé la méthode, les moyens et le but. Et lui :

> Hélas ! pourquoi avez-vous été si longtemps sans me faire part d'un si grand bien ? J'avais eu mille fois la pensée de demander pourquoi vous ne m'enseigniez pas ce que je voyais faire si souvent aux deux Pères, qui sont en ma cabane [depuis le régime des missions volantes, les Pères se retiraient chez Joseph quand ils venaient à Ossossané] ; je m'en suis retenu, croyant que si vous m'en eussiez jugé capable, vous me l'eussiez

enseigné, et partant qu'il fallait attendre d'en être jugé digne[4].

La retraite, qui dura huit jours pleins, se termina le matin du 13 janvier 1640. Le souci d'être bref ne nous permet pas de redire ici, d'après le P. Lalemant, « les sentiments que Dieu lui donna pendant cette sainte occupation ». Mais comme il s'agit de la première retraite fermée qui ait jamais eu lieu au Canada, il ne faudrait pas pécher par excès de discrétion. Et nous offrons aux retraitants d'aujourd'hui les paragraphes suivants :

1. Toute ma vie, j'ai toujours été occupé; si je mourais à cette heure, quel profit m'en resterait-il pour l'éternité, sinon du peu que j'ai fait pour le salut de mon âme depuis que j'ai la foi ? L'occupation que je vais entreprendre me sera à jamais profitable; il faut m'y employer plus fortement que jamais je n'ai entrepris affaire du monde.
2. Mon Dieu, je viens ici pour savoir votre volonté et en résolution, à quelque prix que ce soit, de l'accomplir, m'en dût-il coûter la vie. Si vous ne me la donnez à connaître, pardonnez-moi, mon Dieu; un sujet à qui un capitaine ne déclare pas ses désirs, est excusable, s'il ne les fait.
3. Hélas ! que l'appui des hommes est peu de chose ! Ceux que j'aimais le plus au monde, et de qui je tiens davantage, mon père et ma mère sont morts. Dieu seul, par sa bonté, m'a servi de père et de mère. Lorsque je ne songeais aucunement à lui, il a songé sans cesse à moi. J'étais comme un enfant à la mamelle, qui mord et tourmente sa mère, lorsqu'elle lui fait plus de bien. Ce grand Dieu a appelé du bout du monde et d'au delà des mers des hommes qui sont venus pour moi et pour moi quasi seul. Hélas ! mon Dieu, que votre amour est grand ! Me dois-je appuyer sur un autre que vous[5] ?

Apprend-il qu'une nièce est malade ? Il craint qu'il n'y ait là une ruse du démon — en effet la rumeur était fausse — il se raidit dans ses bonnes dispositions et il affirme que rien au monde ne le fera sortir de la retraite. Le plus grand service qu'il peut rendre aux siens, en ce moment, c'est de travailler à sa propre sanctification. Souffre-t-il d'aridité dans la méditation, il prie : « Hélas, mon Dieu, je ne suis rien, est-ce à moi à vous porter quelques paroles ? Je viens ici pour vous entendre; parlez donc au fond de mon cœur et dites-moi : « Fais cela »; je le ferai, mon Dieu, quand je devrais en mourir. Puis, j'ai dit à la sainte Vierge : « Sainte Marie, Mère de mon Sauveur Jésus, me voici « en votre maison et dans votre chapelle, qui m'y fera « du bien sinon vous ? Ayez pitié de moi. Je suis venu « ici pour connaître la volonté de Dieu, mais je n'ai « point d'esprit, et s'il parle, je ne l'entends point. « Je ne suis rien, vous êtes toute-puissante, priez pour « moi votre fils bien-aimé, Jésus. » A la méditation du ciel, il adhère à la vérité et ne s'amuse pas à se représenter ce que Dieu peut bien réserver à ses élus : « Si je me représentais le paradis comme un lieu « où il y a de belles cabanes, de belles robes de castor, « des cerfs et des ours à manger, je ne vous ferais pas « plus riche que les hommes. »

Nous avons dit que le but de cette retraite était de parfaire l'apôtre. Or, sa première conquête, il la fait pendant la retraite même. Un jour, huit ou dix des plus anciens du pays viennent interrompre son silence pour lui redire, une fois de plus, que les Pères sont la cause de tous les malheurs. Pas n'est besoin de dire quelle fut sa réponse. Parmi ces visiteurs, il en est un, tel Nicodème, qui croit secrètement et désire le

baptême. Touché par les paroles de Joseph, il revient trois fois et la conversation se prolonge trois ou quatre heures à chaque visite, « sans sentir que le temps passait, tant les discours de ce bon chrétien, ou plutôt le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche, lui donnait de satisfaction[6] ». Le sujet est si bien disposé que les Pères décident, chose exceptionnelle, de le baptiser sans retard; et la cérémonie a lieu le jour même où Joseph rentre dans sa famille.

Après la retraite, Joseph accompagne les Pères dans leurs missions, dans les plus difficiles surtout; et il a une large part à leurs travaux et souffrances. Son zèle aurait de quoi nous étonner, nous scandaliser, si nous ne savions déjà qu'il est parvenu à une hauteur inaccessible à notre raison raisonnante. En voici un exemple :

> Lorsque nos missionnaires étaient dans ces persécutions, Joseph Chihouatenhoua... voulant être de la partie, quitte sa femme et ses enfants, abandonne entre les mains de Dieu les soins de sa maison au temps que tout le bourg était affligé de maladie. Cette pauvre famille attendait tous les jours la visite de Notre-Seigneur; la pauvre mère particulièrement était dans l'appréhension pour ses enfants, voyant bien que son mari étant éloigné, elle demeurait privée d'un fort appui, et spirituel et temporel. Un de nos Pères qui était là, voulant la consoler, lui dit que ce voyage serait court, de douze ou quinze jours au plus. « Hélas, dit-elle, nos enfants seront morts dans cet espace de temps, sans qu'il ait appris la nouvelle de leur maladie. » « Ma femme, répondit le mari, pour qui me prenez-vous? Je ne suis rien du tout. Et de quoi servirait ici ma présence? Quand mes enfants seraient malades, tout ce que je pourrais faire serait d'avoir du ressentiment, et donner de la peine à mon esprit. Mais cela et

> rien, c'est tout un. C'est à Dieu qu'il appartient de conserver ou rendre la santé à qui il lui plaît. Pour nous, nous n'avons qu'à tâcher de lui plaire en toutes nos actions; c'est ce qui me fait séparer maintenant d'avec vous; il me suffit que ce soit sa volonté. Pour ce qui est de notre famille, il en aura soin, s'il lui plaît. Et puis, voilà mes frères, les Jésuites qui demeurent avec vous [nous avons déjà dit que pendant leurs missions volantes à Ossossané les missionnaires habitaient la cabane de Joseph]. Quand je serais ici, je ne pourrais faire rien mieux que de suivre leurs conseils; tenez votre esprit en repos. » Avant de partir, il se confessa et communia et, sur le point de la séparation, il se mit à deux genoux pour offrir à Dieu et lui recommander sa famille.
>
> Il partit là-dessus, lorsqu'il faisait un temps terrible; le froid fendait les arbres, un vent furieux lui donnait en face... S'étant joint à nos missionnaires, ils commencèrent à parcourir les bourgs et les villages[7].

Le zèle dont il fait preuve ici, il le manifeste également en maints autres endroits. Et s'il reste dans la mêlée, ce n'est pas parce que le succès récompense ses efforts. Au lendemain de sa retraite, il avait été rebuté par son frère aîné, Téondechorren. Parfois il rencontre de l'hostilité ouverte; parfois on l'écoute avec attention, on trouve très sage ce qu'il dit et admirable la façon dont il le dit. Mais on ne va pas plus loin.

« Il a fait cette année, écrit le P. Lalemant, tout ce qu'on peut attendre d'un excellent chrétien; il s'est jeté dans l'emploi apostolique, au plus fort de toutes ces bourrasques, qu'il a toujours envisagées avec l'œil de la foi. Il n'y a contrée dans le pays où il n'ait assisté nos Pères à la publication de l'Évangile[8]. »

La retraite de Joseph Chihouatenhoua, rendue possible et facile par la construction de Sainte-Marie-

des-Hurons, marque donc une étape nouvelle dans l'ascension spirituelle du néophyte, et elle n'a pas peu contribué au progrès de la mission.

Malgré les souffrances et les persécutions, ou plus exactement à cause d'elles, cette année 1639-1640 s'avère la plus féconde en résultats consolants. « On a fait retentir le son de l'Évangile, écrit le P. Lalemant, aux oreilles de plus de dix mille barbares. On en a baptisé plus de mille, la plupart dans la maladie de la petite vérole, qui s'est attachée indifféremment à toutes sortes de personnes, dont une bonne partie est sortie de ce monde avec de grandes marques de prédestination; et entre autres, plus de trois cent soixante enfants au-dessous de sept ans...[9]. »

C'est donc avec confiance que les missionnaires regardent l'avenir. Ils attendent un meilleur rendement des dispositions nouvelles prises par le P. Lalemant. Ils savent que Joseph est poussé par l'Esprit-Saint à l'action et qu'il trouve là non seulement l'aliment, mais encore le couronnement de sa vie intérieure et son unique raison d'être ici-bas.

CHAPITRE V

"Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il demeure seul..."

« Mes pensées ne sont pas vos pensées », avait dit Dieu par la bouche d'Isaïe, « et vos voies ne sont pas mes voies. »

Personne n'avait prévu et personne ne pouvait prévoir l'événement qui se produisit en cette fin d'été 1640. Nous avons admiré en Joseph Chihouatenhoua le baptisé et l'apôtre; l'apôtre rempli de l'Esprit-Saint pendant la retraite, qui ne peut s'empêcher de parler de Dieu, de le prêcher en toutes occasions, contre vents et marées. C'était pour les missionnaires plus qu'un secours important; c'était la réalisation d'un espoir qu'ils attendaient depuis six longues années :

> Tous ces peuples ont été contraints d'avouer que la foi et la loi de Dieu ne leur étaient pas impossibles, voyant un Huron comme eux, qui a été nourri et élevé dans les mêmes coutumes qu'eux, le voyant non seulement professer cette foi, et pratiquer en toutes occasions les commandements de ce grand Maître de nos vies qu'on vient leur annoncer, mais protester publiquement qu'il est prêt à mourir plutôt que d'offenser en ce point-là sa conscience; spectacle vraiment digne de Dieu et qui, sans doute, a ravi tous les anges, quoique cette terre infidèle n'en ait pas retiré le profit que méritait un si saint zèle[1].

Joseph Chihouatenhoua semble promis à un long apostolat; car il n'a que quarante ans, et les travaux

qu'il s'est imposés cette année attestent que la santé est robuste. Mais, « mes pensées ne sont pas vos pensées »; et c'est à ce moment précis que Dieu arrache l'apôtre au travail missionnaire pour lui donner la récompense promise aux bons et fidèles serviteurs. Comment cela s'est-il passé ?

Le dimanche 29 juillet, il était venu d'Ossossané à Sainte-Marie-des-Hurons — le trajet est de trois lieues — pour y faire ses dévotions, c'est-à-dire entendre la messe, se confesser et communier. De plus, dans un geste où on le reconnaît tout entier, il avait offert à Dieu les premiers fruits de sa récolte. Avec les missionnaires il s'était entretenu sans doute de son prochain voyage; car c'est lui qui devait porter à Québec les dernières nouvelles de la Huronie. Le jeudi 2 août, vers le milieu du jour, il se rend à son champ avec trois de ses petites nièces :

> Il ne fit que les instruire par le chemin. Puis étant arrivé sur le lieu, et y voyant les fruits de la terre extraordinairement beaux : « Mettons-nous à genoux, dit-il, et remercions Dieu de ces biens qu'il nous donne; c'est bien le moins que nous puissions faire, puisque sans cesse il continue ses bénédictions sur nous. »
>
> Après qu'ils eurent prié, il leur fit cueillir quelques citrouilles et il les renvoya toutes trois chargées à la maison, leur disant qu'ils n'étaient pas en lieu assuré; que, pour lui, il allait dans les bois couper quelques bâtons de cèdre pour achever le canot qui devait le porter à Québec, et qu'au retour, il continuerait de travailler dans son champ, ce travail étant nécessaire[3].

Le soir est venu et Joseph n'est pas encore de retour à la cabane. On craint que le pire ne soit arrivé : pourquoi a-t-il renvoyé ses nièces, sinon parce que, dans son champ, elles n'étaient pas « en lieu assuré » ?

On va à sa recherche et on trouve « au lieu même son cadavre étendu raide mort et enseveli dans son sang ».

Cachés dans la forêt, deux Iroquois, ennemis des Hurons, se sont rués sur lui, l'ont percé d'une longue épée, abattu de deux coups de hache et sont partis, « après lui avoir enlevé sa chevelure, selon leur coutume, pour l'emporter en triomphe dans leur pays. Il y a de l'apparence qu'ils ne l'eurent pas sans résistance; et les anciens du bourg, après la visite du lieu, ont jugé, par le foulement de la place et le piétinement du blé, qu'il avait rendu du combat, et que les ennemis n'en fussent venus à bout, s'ils n'eussent eu une longue épée dont ils l'atteignirent[3]. »

« Dieu est le maître de nos vies », aimait à répéter Joseph Chihouatenhoua. Et s'il n'a pas été prévenu de l'heure et des circonstances de sa mort[4], il les avait d'avance acceptées et avec amour. Devant ce coup imprévu et déconcertant, faisons nôtre le double sentiment du P. Jérôme Lalemant : reconnaissance au Maître de nos vies pour la place de choix qu'occupe désormais Joseph parmi les élus; soumission confiante à l'inscrutable, mais adorable volonté de Dieu qui semble frapper, en sa personne, toute la nation huronne.

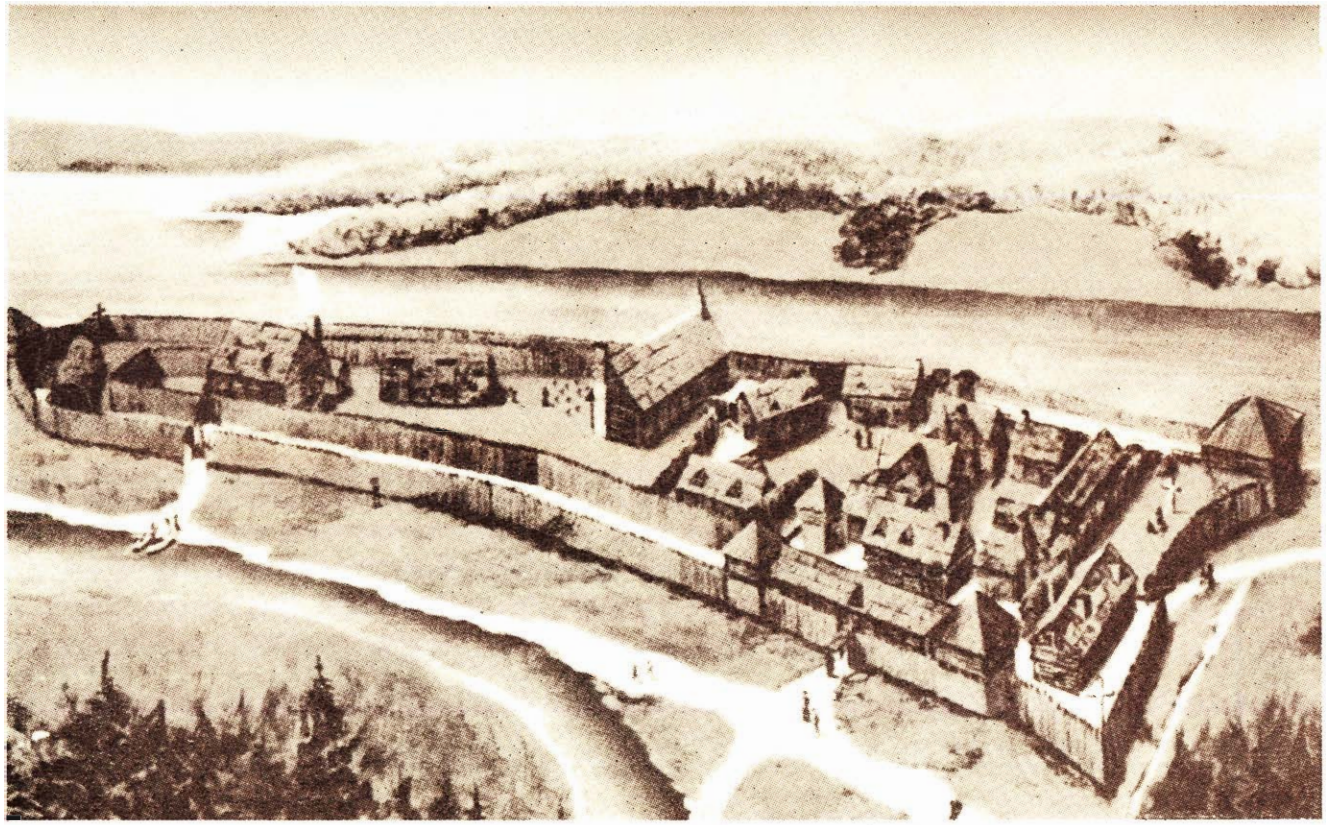
Le 3 août, lendemain du massacre de Joseph, le P. Lalemant écrivait au P. Barthélémy Vimont, Supérieur de Québec :

> Ceux qui auront lu les *Relations* précédentes et celle de cette année n'auront pas de peine à le croire : Dieu n'avait pas commencé et conduit si avant un courage si rare, pour ne pas continuer sur lui ses miséricordes, autant et plus à l'heure de la mort qu'il n'avait fait pendant sa vie.

> Ceux qui ont connu de plus près que nous ce bon chrétien, et qui l'ont pratiqué eux-mêmes, me rendent le témoignage qu'il avait une présence de Dieu quasi continuelle, qu'il agissait en tout avec des intentions dignes d'un cœur vraiment chrétien; et que, si quelquefois son esprit s'égarait le moins du monde hors de la voie des saints, il se retrouvait aussitôt, et se confondait de ses fautes légères comme d'autant de crimes qu'il commettait dans l'amour de Celui sans lequel il n'eût pas voulu respirer un moment.
>
> Pour moi, je puis dire, en vérité que j'admirais en lui, de jour en jour, les puissants effets de la grâce qui possédait entièrement son cœur; et que je ne souhaite point d'autre récompense après cette vie que le lieu où je crois assurément que soit son âme. Il est vrai que nous espérions beaucoup de lui pour la conversion de ces peuples, dont il s'était rendu l'apôtre durant le cours de cette année. Mais puisque les saints ont plus de pouvoir lorsqu'ils sont dans le ciel qu'ici-bas sur terre, nous devons croire que nous avons plus gagné que perdu à sa mort. Nous verrons, en son temps, ce qu'elle produira[5].

Les funérailles eurent lieu le lendemain. Saint Jean de Brébeuf était là. Ce fut pour lui l'occasion d'une faveur céleste, inscrite dans son *Journal spirituel,* et que nous aurions tort d'omettre, car elle appartient à notre sujet :

> Le 4e d'août, étant de retour de l'enterrement de notre feu chrétien, le soir pendant l'examen, j'eus diverses visions. Je ne me souviens point du tout de la première. La deuxième me faisait voir comme un pavillon ou dôme qui descendait du ciel et se posait sur la fosse de notre chrétien; et puis il semblait qu'on retroussait ce même pavillon par les deux bouts, et qu'on le tirait en haut comme si on l'eût voulu élever au ciel. Je ne vis pas néanmoins qu'il fût élevé ni les personnes qui le tiraient. Cette vision dura assez longtemps et



L'ensemble du Fort Sainte-Marie commencé en 1639.
Essai de reconstruction d'après les documents de l'époque.

> aboutit là. Le sentiment que j'eus pour lors est que Dieu voulait donner à entendre l'état de l'âme de ce bon chrétien[6].

La lettre du 3 août, adressée par le P. Lalemant au P. Vimont, met fin à la correspondance entre Québec et la Huronie pour 1640. C'est donc à la *Relation* de 1641 qu'il faut demander la suite des événements. « Nous verrons, en son temps, ce qu'elle [la mort de Joseph] produira », avait dit le P. Lalemant. Il ne devait pas tarder à le voir. Et d'abord, quelle fut l'attitude de Marie Aonetta devant son foyer, prématurément brisé ?

> Sa femme, qui semblait devoir être la plus abattue de cet accident, nous a dit que lorsque la nouvelle lui en fut apportée, elle demeura quelque temps interdite, sans penser à rien; et que la première pensée qui lui vint fut ce que si souvent elle avait entendu dire au défunt en plusieurs occasions : *Celui qui en est le maître en a disposé de la sorte; qu'y ferions-nous ?* Elle s'est ensuite comportée de la sorte dans son affliction, que je ne sais ce que pourrait faire de mieux une de nos meilleures chrétiennes d'Europe[7].

Et ce n'était pas un feu de paille. Au début de 1642, elle est éprouvée par la mort de sa petite Geneviève, âgée de trois ans. Après l'enterrement, quelques parents s'arrêtent pour pleurer sur la fosse de son mari. Et c'est l'esprit de Joseph qui parle par la bouche de Marie Aonetta : « A quoi bon toutes ces larmes ? Tâchons de les suivre là-haut dans le ciel. Faisons-y une famille tout entière de saints; servons tous Dieu fidèlement. Que les incroyants reconnaissent que notre foi n'est pas morte avec nos défunts, et que

l'espérance du paradis est capable d'arrêter nos larmes[8]. »

Elle n'est pas la seule à éprouver l'affection puissante du défunt : « Plusieurs de la famille nous ont dit que les discours que si souvent le défunt leur avait faits pendant sa vie, ne les ayant point convaincus de son vivant, au temps de sa mort leur revinrent à l'esprit et les touchèrent si fort, qu'ils conçurent ce qu'ils n'avaient jamais bien entendu et prirent résolution de changer de vie[9]. »

Il nous est possible, par bonheur, de reconstituer les étapes de la plus éclatante de ces conversions, celle de son propre frère. Au sortir de la retraite, à la mi-janvier 1640, ce sont les siens que Joseph veut d'abord gagner à la foi; c'est sur eux qu'il veut faire l'essai de ses nouvelles armes. De là la visite au frère aîné, Téondechorren. Le missionnaire, présent à la scène, nous a conservé le discours de Joseph :

> Mon frère, il est vrai que je ne suis que votre cadet; mais il faut que vous sachiez que la grâce que Dieu m'a faite de recevoir le saint baptême et les sentiments qu'il me donne m'obligent à prendre la qualité d'aîné. Et en cette qualité, je vous dirai deux choses : la première, pour vous apprendre comment vous devez vous comporter dans les mauvais bruits qui courent de moi dans le pays; la seconde, pour vous communiquer derechef les doctrines qu'on m'a enseignées, et vous sommer plus que jamais de penser sérieusement aux affaires de votre salut...
>
> Ce qui me fait parler de la sorte, c'est que je viens de passer huit jours avec mes frères, où j'ai appris que je ne suis rien et les grandes obligations que nous avons à un Dieu tout-puissant qui nous a tant aimés...
>
> Enfin, le pis qui puisse arriver, à votre avis, est qu'on me fende la tête comme on fait aux sorciers du

> pays. Mais je veux bien que vous sachiez que je me tiendrais trop heureux de donner ma vie pour Celui qui nous a tant aimés. Ne craignez point que notre famille en soit marquée d'aucune infamie. Si Dieu fait la grâce à notre pays d'embrasser la Foi, ma mémoire en sera honorable à toute la postérité et il sera à jamais dit que j'aurai mieux aimé perdre la vie que la liberté de vivre ouvertement en chrétien. Pour vous, si vous aviez tant soit peu de foi, comme vous ne manquez pas d'affection pour moi, vous vous réjouiriez à la nouvelle de ma mort, qui me mettrait sans doute pour un jamais en possession de tous les biens imaginables. Et vous-même y auriez beaucoup d'intérêt, car quel bien puis-je vous faire en cette vie ? Tout ce que je puis est de prier Dieu pour vous et votre famille et vous exciter à embrasser la foi. Mais, c'est dans le ciel que je pourrai beaucoup, et qu'ayant plus de connaissance de votre misère, et par conséquent plus de compassion pour vous, je ferai plus grande instance auprès de Dieu pour vous obtenir la grâce de reconnaître votre malheur[10].

Comment ne pas admirer ici le zèle et l'esprit de foi de Joseph Chihouatenhoua ? Au moment où il exhorte ainsi son frère à devenir chrétien, il sait les obstacles majeurs qui s'opposent à sa conversion. Il sait — et qui ne le sait en Huronie ? — que Téondechorren est adonné depuis vingt ans aux trois vices du pays : le libertinage, les songes, le jeu. Il sait que la conversion de son frère ne peut être le résultat que d'une grâce vraiment extraordinaire. Et l'on se demande s'il ne s'est pas offert en secret pour en payer le prix. Il est certain que trois choses données ici par Joseph comme simples possibilités seront six mois plus tard des certitudes : il mourra lui-même la tête fendue par les ennemis, Téondechorren se convertira et la réputation de la famille, loin d'en être diminuée, en sera agrandie.

Mais reprenons le cours de notre récit. Si, en janvier 1640. Téondechorren est inaccessible aux exhortations de son frère, à peine celui-ci est-il enterré qu'il est aux genoux des Pères et sollicite le baptême.

> On l'examine, on le sonde, on le trouve informé de tout ce qui est nécessaire à cela. On prit toutefois quelque temps pour mieux reconnaître sa disposition, à laquelle ne trouvant rien à redire, il fut baptisé en la fête de la Nativité de Notre-Dame le 8 septembre. On lui donna le nom de Joseph, qui est le nom du défunt, dans l'espérance que l'on eut que la vertu de son frère aussi bien que son nom ressusciterait en sa personne[11].

Les missionnaires ne furent pas déçus. Et si, dans le langage des *Relations,* Chihouatenhoua reste « le grand Joseph », Téondechorren mérite de lui être comparé, et ce n'est pas peu dire. Lui aussi, — et pourtant il venait de loin — il vit intégralement son christianisme, lui aussi, par la parole et par l'action, il est l'apôtre laïque de la Huronie : les *Relations* se plaisent à raconter ses faits et gestes. Quand la nation huronne se disperse, au printemps de 1650, il est au nombre de ceux qui émigrent à l'île d'Orléans. Deux ans plus tard, surpris par la tempête, il se noie en allant à Tadoussac. Et c'est à un ancien missionnaire de la Huronie, le P. Chaumonot, que nous devons son éloge. Nous n'en retenons ici qu'un trait : si, depuis sa conversion, Joseph Téondechorren a le même zèle et le même esprit de force que son frère, c'est qu'il a le même esprit de prière et qu'il a eu l'avantage de partager la captivité de saint Isaac Jogues chez les Iroquois :

> Vous vous souvenez bien que l'hiver que nous passâmes en sa cabane, il se levait avant le jour, en même temps que nous, qu'il faisait oraison aussi

longtemps que nous, qu'il entendait ensuite nos deux messes, et qu'il donnait sur le soir un bon espace de temps à la prière en notre chapelle. Et tout cela ne l'empêchait pas de se trouver aux prières publiques et communes qu'il faisait faire tous les jours à sa famille.

Sa dévotion à la sainte Vierge était aimable. Il me disait souvent : « O ! que j'aime la couronne ou le chapelet de la sainte Vierge ! Jamais je ne me lasse de le dire; elle m'a accordé tout ce que je lui ai demandé en lui offrant cette prière. C'est le bon Père Isaac Jogues qui m'a donné cette dévotion lorsque nous étions tous deux captifs au pays des Iroquois. Souvent nous récitions ensemble notre chapelet, dans les rues mêmes d'Anniéné (c'est un bourg iroquois), sans que les infidèles s'en aperçussent. » Il attribuait sa délivrance et la bénédiction de sa famille à cette dévotion. Il priait souvent pour ses bienfaiteurs, pour ceux qui se recommandaient à ses prières et pour les chrétiens de France, qui donnaient quelque secours à ces pauvres contrées. Quand il travaillait dans son champ, s'il se relâchait de son travail, c'était pour s'occuper à l'oraison, et jamais il ne manquait de dire quelques dizaines de son chapelet, depuis son champ jusqu'à sa maison[12].

Les missionnaires avaient eu raison d'espérer qu'avec le nom l'esprit du « grand Joseph » ressusciterait en son frère.

Le 2 novembre 1640, Sainte-Marie-des-Hurons voit partir ses apôtres pour les missions d'hiver. Seul le P. Pierre Chastellain reste à la maison. Et ce n'est sans doute pas le hasard qui ramène le P. Jérôme Lalemant et le P. François Le Mercier à Ossossané, lieu d'origine de Joseph Chihouatenhoua et qu'habite encore sa famille. Mission consolante !

Ce n'est pas seulement sur la famille du défunt que les bénédictions du ciel sont tombées heureusement depuis sa mort; mais nous en voyons des effets pleins

> de consolation sur tous les autres chrétiens qui composent cette petite Église. Car à peine pourrions-nous trouver plus de contentement et de satisfaction que nous en recevons de ce petit troupeau, qui nous paraît comme une petite masse d'or, épurée à la fournaise de plusieurs tribulations, qui ont enfin séparé le vrai du faux; de sorte que nous ne voyons presque plus personne parmi nos chrétiens, de la sincérité duquel nous ayons sujet de douter[13].

Et c'est, croyons-nous, à toute la mission huronne que pense le P. Lalemant, quand il écrit : « Qui n'eût jugé que tout l'édifice ne dût tomber en ruine après une mort si funeste, ce semble, de celui que tous, tant infidèles que chrétiens, regardaient comme le pilier et la colonne de cette petite Église naissante, et sur qui, en effet, nous jetions les yeux comme sur un apôtre du pays ? Mais tant s'en faut que la foi ait reçu aucun dommage de ce coup dans le cœur des croyants, que plutôt elle semble s'être affermie plus qu'auparavant[14]. »

La partie n'est pas encore gagnée. Les missionnaires sont convaincus que la lutte sera dure et longue. Presque partout ils rencontrent de l'opposition et de l'hostilité. Et voici les motifs allégués par les Hurons pour ne pas admettre la foi : « Vous nous apportez la maladie. — Nous n'avons pas d'esprit. — Est-ce que nous parviendrons à la vieillesse, si nous acceptons le baptême ? — Guérissez d'abord tous nos malades, puisque vous ne permettez pas les songes et les festins, qui sont les remèdes du pays. — De quoi vivrons-nous et comment passerons-nous le temps, s'il n'est pas permis de dérober ni d'aller avec les femmes ? » D'autres se rendent à la force du raisonnement, mais pressés d'en venir à l'exécution, ils manquent de courage,

« ne pouvant se résoudre à quitter ce que depuis tant de siècles, ils se sont persuadés être le principe de leur conservation et celle de leur famille et la source de tout leur bonheur[15] ». Ajoutons qu'en cette année 1640-1641, les treize missionnaires de la Huronie ont baptisé, en tout et partout, cent personnes. Comme il faut inclure dans ce nombre des moribonds et des enfants nés de parents chrétiens, la moisson recueillie par chacun n'a pas de quoi gonfler l'orgueil.

Malgré cela, les missionnaires ne sont pas sans optimisme. La grande plaie du pays, c'est la liberté effrénée des mœurs, conséquence de l'instabilité des mariages. Les Pères ont demandé à leurs bienfaiteurs de France d'abondantes aumônes destinées à corriger ce mal, et ils ont été entendus. Mais surtout, ils remarquent — c'était alors, c'est encore aujourd'hui et ce sera toujours la grande force de l'Église et son incomparable moyen d'expansion, — ils remarquent, dis-je, que la foi des croyants est plus solide, plus vivante. Ils admirent ces chrétiens qui ne craignent pas de se compromettre aux yeux de leurs compatriotes, et franchissent des distances de deux, trois ou quatre lieues pour venir à la messe du dimanche[16].

En toute vérité, l'étonnant, ce n'est pas que la résistance ait été opiniâtre, c'est que la Huronie se soit entièrement convertie au christianisme, et dans un temps relativement court : quinze ans.

La ruine de cette belle mission est le fait des Iroquois, non des Hurons. Et quand sera venue l'heure de la dispersion, ceux-ci, émigrés à Québec, esclaves du vainqueur ou exilés volontaires dans des régions inconnues, resteront remarquablement attachés à leur foi.

Quelle est la part précise qui revient en tout cela à Joseph Chiouatenhoua ? Nous ne le savons pas. Mais il paraît difficile de l'exagérer, s'il est permis d'en juger par les grâces dont sont comblés sa famille et son village, au lendemain de sa mort. Et aussi, par l'estime que les missionnaires, qui n'étaient ni des naïfs ni des illuminés, ont toujours gardée à sa mémoire. Si jamais un homme fut *engagé*, au sens où l'on entend aujourd'hui le mot, ce fut bien ce Huron, qui vécut et mourut dans les forêts du Canada, au XVII^e^ siècle.

CHAPITRE VI

L'âme de Joseph Chihouatenhoua

Ce sont les écrits d'un homme, et plus encore son comportement habituel qui permettent de le juger et d'avoir accès à son âme.

Bien qu'il ait appris à écrire, et nous savons pourquoi, Joseph ne nous a pas laissé d'« œuvres spirituelles ». Deux documents peuvent cependant lui être attribués : documents personnels, qui n'étaient pas destinés à voir le jour, mais que les *Relations* nous ont conservés. Le premier, c'est la longue prière, qu'il avait rédigée pour son propre compte et qui lui servait de texte, quand il enseignait la langue aux missionnaires; nous la reproduisons à la fin de ce volume. Le deuxième, ce sont ses notes de retraite. Puisqu'il a appris à écrire pour mieux assurer son progrès spirituel, il est permis de penser qu'il a tenu le journal de ses huit jours de retraite. Et il semble bien qu'il l'ait fait. Mais le P. Jérôme Lalemant n'est pas un éditeur de textes. Il prétend nous livrer seulement « quelque partie des sentiments que Notre-Seigneur lui donna pendant cette sainte occupation ». Et après avoir cité trois paragraphes comme écrits par Joseph, il se contente de signaler quelques traits plus remarquables.

Quant aux réponses et discours que les *Relations* mettent dans la bouche de Joseph, on peut tenir pour certain que les Pères ne les ont pas écrits à la dictée ni recueillis dans les notes spirituelles du néophyte. Ils ont été reconstitués, c'est entendu. Mais on peut

et on doit tenir pour certain qu'ils ont été reconstitués par des témoins auriculaires dignes de foi, qu'ils sont substantiellement conformes à la vérité, non pas *arrangés* pour l'édification du lecteur. S'ils nous paraissent reproduire, avec une rare exactitude, les sentiments et les pensées des Pères, c'est tout simplement que Joseph fut un excellent disciple de maîtres excellents. Bien plus, quand le prudent et discret P. Lalemant écrit « les saillies de l'Esprit » qui parle par la bouche du néophyte, il avoue que, dans tels et tels cas particuliers, celui-ci, affranchi de ses maîtres humains, est devenu l'instrument direct de Dieu. Mais plus que les écrits, ce sont les actes qui comptent. Et ici comment récuser le témoignage d'hommes parfaitement équilibrés comme saint Jean de Brébeuf, François Le Mercier et Jérôme Lalemant ? Au lendemain de la mort de Joseph, si l'on a un regret, ce n'est pas d'avoir exagéré, c'est d'avoir été trop discret, de n'avoir pas tout dit : « Quoiqu'il y ait des choses qui, n'ayant pu être publiées d'un homme avant sa mort couronnée du don de persévérance, mériteraient d'être ici ajoutées, pour faire avouer à tout le monde que Dieu est admirable dans ses saints, autant en cette barbarie qu'en autre lieu du monde[1]. » Le P. Lalemant n'a pu s'empêcher d'écrire le mot de saint. Mais parlant de la semence jetée en terre par Joseph, il remarque, et c'est la mesure de sa prudence : « Nous verrons, en son temps, ce qu'elle produira[2]. »

Or, nous savons aujourd'hui ce qu'elle a produit; nous savons que l'influence bienfaisante de Joseph a continué de s'exercer par delà la mort. N'est-ce pas comme un sceau de vérité apporté aux faits et gestes que nous livrent les *Relations* ? Nous sommes donc bien

à l'aise pour tenter de mieux connaître l'âme de Joseph Chihouatenhoua, afin d'en admirer les beautés.

Avant sa conversion, il est déjà admirable. Il observe la loi naturelle, inscrite par Dieu dans le cœur de l'homme, avec une perfection unique dans toute la Huronie et qui ne se rencontre pas souvent, même dans les pays chrétiens. S'il aime son père, sa mère, ses parents, son peuple, son pays, il est singulièrement détaché de toute déformation et de toute corruption de la loi naturelle, d'où qu'elles viennent. Seule, et c'est l'effet d'une grâce spéciale, celle-ci parle en lui; elle y règne en maîtresse, elle est une règle de vie. C'est parce qu'il est si différent des autres que le P. Le Mercier a tenu à nous en donner un portrait détaillé :

> Dès sa jeunesse, il s'est engagé dans les liens du mariage, et n'a jamais eu qu'une femme, contre l'ordinaire des Sauvages, qui ont coutume, en cet âge, d'en changer quasi à toutes les saisons de l'année. Il n'est point joueur, et ne sait même pas manier les pailles, qui sont les cartes du pays. Il n'use point de pétun, qui est comme le vin et l'ivrognerie du pays; s'il en fait chaque année en un petit jardin, ce n'est, dit-il, que par passe-temps, ou pour en donner à ses amis, ou pour en acheter quelques petites commodités pour sa famille. Il ne s'est jamais servi de sort pour être heureux, à leur opinion, soit au jeu, soit à la pêche, etc., qui est toute l'ambition de ces pauvres barbares. Et même son père en ayant laissé un après la mort, dont il s'était, dit-on, servi heureusement plusieurs années, le pouvant prendre pour lui, il ne s'en est pas mis en peine, se contentant de sa petite fortune. Jamais il ne s'est adonné aux festins diaboliques. Ajoutez à tout cela un beau naturel, docile à merveille, et, contre l'humeur du pays, curieux de savoir[3].

Cet ensemble de qualités et de dispositions faisait de l'âme de Joseph une terre fertile, cette terre de la parabole, qui produit cent pour un. Et le P. Jérôme Lalemant, le premier, en a fait la remarque : « Enfin, il semble que ce soit ce bon grain de l'Évangile, et du meilleur, qui rend non seulement 60 mais 100, puisqu'à la Saint-Joseph de l'an passé, n'y ayant que lui et sa famille de baptisés, un an après, au même jour, il y en avait près de cent dans le pays faisant la même profession, à la conversion desquels il n'avait pas peu contribué[4]. »

Cet attachement à la loi naturelle et ce détachement de tout ce qui en est la contrefaçon ou la corruption expliquent que Joseph a été, dès le premier instant, si réceptif et si docile. Entre la loi naturelle et la loi divine révélée, il n'y a pas d'opposition; celles-ci, quand elles existent dans l'esprit d'un homme, sont la conséquence de préjugés ancestraux ou d'habitudes déréglées. Il faut déraciner les uns, corriger les autres; c'est le premier travail du missionnaire, travail négatif, long, ingrat, et les apôtres de la Huronie en savaient quelque chose.

Or, par une rencontre heureuse et fort rare, l'âme de Joseph Chihouatenhoua est exempte de préjugés et d'habitudes coupables. Rien ne l'empêche de percevoir non seulement les beautés de la foi, mais encore de saisir, d'éprouver l'harmonie qui existe entre son âme *naturellement chrétienne* et le message évangélique; c'est l'effet du discours de Brébeuf sur les mystères de l'au-delà. Joseph est encore plus sensible à la leçon de christianisme vécu donnée par Brébeuf, à cette charité exercée par celui-ci envers des étrangers, sans

espoir de récompense terrestre, bien plus au sein de la persécution et dans un danger de mort constant.

Et comme il est « curieux de savoir », on exauce son désir. Les commandements de Dieu lui paraissent raisonnables, « il se rend à la raison et au Saint-Esprit », et de lui-même il commence à prier. Déjà son adhésion au contenu de la foi est inébranlable; elle résistera à tout, aux amers reproches de ses amis et même de ses parents, à l'attitude prudente des missionnaires qui lui manifestent beaucoup d'affection, l'instruisent, baptisent les moribonds qu'il leur signale, mais lui refusent à lui ce qu'il désire par-dessus tout : la grâce du sacrement.

On se demande si la maladie dont il est victime, à l'été de 1637, n'est pas tout simplement un tour joué par le bon Dieu aux Pères pour accélérer son baptême. En tout cas, on voit là deux belles dispositions de son âme, qui iront sans cesse croissant et qui sont à la base de toute sainteté véritable : son humilité, en ce qu'il n'ose pas se reconnaître digne du baptême : « Ce n'est pas à moi à parler là-dessus, non, ce n'est pas à moi »; sa parfaite et entière soumission à la volonté de Dieu, car si son retour à la santé est une nouvelle faveur de Dieu, il a été demandé par les Pères, non par lui : « Il continue dans son amoureuse résignation à la sainte volonté de Dieu, pour la vie ou pour la mort. » Et le P. Le Mercier ajoute que c'est là la caractéristique de son âme : « Et c'est par ce beau chemin que Dieu l'a toujours conduit depuis sa conversion, ne désirant en ce monde que le bon plaisir de son Créateur[5]. »

« Ne rien désirer en ce monde que le bon plaisir de son Créateur », cela comporte pour Joseph deux

choses : le souci de perfectionner en soi-même le don de la foi, et c'est pourquoi il est insatiable de savoir, inlassable dans son culte de la prière, où il est parfois favorisé du don des larmes; le souci également de travailler à communiquer aux autres la richesse surnaturelle qu'il a reçue gratuitement, et c'est son travail apostolique. Ce sont là deux manifestations d'un même sentiment : reconnaissance à Dieu. L'une ne va pas sans l'autre : si Joseph apprend à écrire, c'est pour *retenir et répéter* ce qu'il a appris. De plus, l'une ne s'exerce pas sans qu'il y ait profit pour l'autre : la prière le pousse à l'action et l'action le ramène à la prière.

Enfin, comme tous les grands serviteurs de Dieu, il a été éprouvé par la souffrance, souffrance physique qui l'a conduit deux fois aux portes de la mort; souffrance morale, combien plus cruelle de se voir méprisé parce qu'il est chrétien : « C'est merveille des forces que Dieu lui donne pour combattre à tout propos les grandes difficultés que le diable va lui suscitant par ceux de sa nation, qui à l'inviter à leurs festins infâmes et superstitieux, qui à se moquer ouvertement de lui[6] »; souffrance morale surtout de constater que ses efforts et ceux des missionnaires ne sont pas couronnés de succès et que le Dieu d'amour n'est pas aimé.

En résumé, avant la conversion, l'âme de Joseph Chihouatenhoua est remarquablement belle; elle est dans un parfait état de réceptivité à l'endroit de Celui qu'elle ne connaît pas encore. Après le baptême, elle est rayonnante de l'Esprit qui habite, vit et agit en elle, sans ombre de résistance humaine.

N'allons pas plus loin; n'essayons pas d'expliquer ce que les saints Jean de Brébeuf, les saint Charles

Garnier, les Le Mercier et les Lalemant, tous hommes d'une spiritualité consommée, se sont contentés de constater pour tourner aussitôt leur regard et leur cœur vers Dieu. Saint Charles Garnier exprimait le sentiment de tous quand, parlant de Joseph, il écrivait en 1638 : « Aussi est-ce Dieu seul qui fait de tels chrétiens[7]. »

Joseph Chihouatenhoua n'était pas jusqu'ici un inconnu. Les biographes de nos saints martyrs et les historiens de la Huronie l'ont rencontré sur leur route. Ils en ont fait l'éloge, admiré, reconnu son mérite, sa grandeur. Il n'était pas dans leur propos d'insister davantage.

Nous avons cru qu'il avait droit à un traitement spécial à cause de ses titres spéciaux à l'admiration et à la reconnaissance de tous : apôtre laïque de la Huronie, et apôtre de grande classe, il a collaboré aux progrès de la mission par sa sainteté personnelle, par sa parole, par le don de sa vie. Il nous apparaît comme une gloire de l'Église du Canada. Et s'il n'est pas canonisé, rien ne nous empêche de l'invoquer, de le prier dans le secret de nos cœurs. Tout nous porte à croire que saint Jean de Brébeuf et saint Charles Garnier l'ont fait avant nous.

DOCUMENTS

I

La conversion de Joseph Chihouatenhoua, natif de ce bourg d'Ossossané

Relation de 1638, chapitre v. Édition de Québec, 46-48; Édition Thwaites, vol. 15, 76-84.

Il faut ici que quelques-uns de nos Français corrigent l'imagination qu'ils ont eue de nos Sauvages, se les figurant comme des bêtes farouches, pour n'avoir rien d'humain que l'économie extérieure du corps. Voici un néophyte entre les autres à qui Dieu a touché le cœur, qui ne le cède en rien au plus zélé catholique de la France.

Ce Sauvage surnommé Chihouatenhoua étant en danger de mort, reçut le 16 août le nom de Joseph au saint baptême; dès lors il ne nous promettait rien de médiocre; mais depuis, sa foi a été tellement éprouvée par la persécution, et va tous les jours coopérant avec tant de fidélité aux grâces de Dieu, que si cette infinie miséricorde, qui l'a prévenu si avantageusement de ses bénédictions, lui donne la grâce de persévérer, il est pour servir de modèle à tous les croyants de cette nouvelle Église. Je me persuade assez que tant d'âmes saintes qui, par les secours qu'elles rendent continuellement à ces missions, et par leurs ferventes prières ont véritablement engendré en N. Seigneur ces premiers chrétiens, seront bien aises de savoir que leurs enfants spirituels commencent déjà à bégayer.

Ce brave néophyte est âgé de trente-cinq ans ou environ, et n'a quasi rien de sauvage que la naissance. Or quoiqu'il ne soit pas des plus accommodés de ce bourg, il est néanmoins d'une famille des plus considérables et neveu du chef de cette nation. Il a l'esprit excellent, non seulement en comparaison de ses compatriotes, mais même, à notre jugement, il passerait pour tel en France. Pour sa mémoire, nous l'avons souvent admirée, car il n'oublie rien de ce que nous lui enseignons; et c'est un contentement de l'entendre discourir sur nos saints Mystères. Dès sa jeunesse il s'est engagé dans le mariage et n'a jamais eu qu'une seule femme, contre l'ordinaire des Sauvages, qui ont coutume en cet âge d'en changer quasi toutes les saisons de l'année : il n'est point joueur et ne sait même manier les pailles, qui sont les cartes du pays; il n'use point de petun, qui est comme le vin et l'ivrognerie du pays; s'il en fait chaque année en un petit jardin proche sa cabane, ce n'est, dit-il, que par passe-temps, ou pour en donner à ses amis, ou pour en acheter quelques petites commodités pour sa famille. Il ne s'est jamais servi de sort pour être heureux, à leur opinion, soit au jeu, soit à la pêche, etc., qui est toute l'ambition de ces pauvres barbares; et même son père en ayant laissé un après la mort, dont il s'était, dit-on, servi heureusement plusieurs années, le pouvant prendre pour lui, il ne s'en est pas mis en peine, se contentant de sa petite fortune. Jamais il ne s'est adonné aux festins diaboliques. Ajoutez à tout cela un beau naturel, docile à merveille, et contre l'humeur du pays, curieux de savoir.

Le premier coup de la grâce qui l'ébranla, ce fut le premier discours que fit jamais le P. Supérieur en

un de leurs conseils au sujet de leur fête des morts; car il demeura dès lors si fort affectionné et à nous et à nos saints Mystères, que peu après il présenta au P. Supérieur un sien petit fils pour être baptisé; et ensuite, comme il disait, pour aller au ciel. Presque en même temps, le Père consolant ceux de son bourg sur la maladie qui augmentait de jour en jour et leur ouvrant les moyens les plus efficaces pour apaiser Dieu, ce bon Sauvage fut tellement touché, que dès lors il se rendit à la raison et au S. Esprit. Il commence donc à prier Dieu de soi-même, à rouler en sa pensée ses ss. commandements, qu'il jugeait si raisonnables, à se moquer de ses songes. Bref il passe déjà pour chrétien parmi les siens. *Beatus quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum.*

Depuis notre demeure en sa bourgade, il nous est venu visiter avec une très grande consolation de part et d'autre; son entretien le plus ordinaire n'était que de Dieu et de sa loi. Et ce qui est bien rare parmi les Sauvages, jamais il ne nous demandait rien, quoiqu'il n'ignorât pas l'affection que nous avions pour lui. Il procurait aux petits enfants le saint baptême, et Dieu le lui procura par le danger d'une fièvre pestilentielle, qui semblait le vouloir étouffer. Il ne se sentit pas plutôt frappé que, tout ému qu'il était, il accourt chez nous, nous prie de l'instruire de la façon dont il devait se comporter pendant sa maladie, au cas qu'il plût à Dieu, disait-il, l'affliger comme les autres; et de quelle sorte de remèdes il lui serait permis de se servir. Ce fut pour nous une consolation bien sensible d'entendre les beaux actes de résignation que faisait ce bon prosélyte dans notre chapelle.

Le lendemain, nous le trouvâmes assez mal : Oh ! que Dieu lui avait touché le cœur ! Ne sachant pas si un certain remède était permis, il nous fait chercher par les cabanes. « Mes frères, disait-il, si vous me dites que cette médecine déplaît à Dieu, j'y renonce dès maintenant, et pour rien au monde je ne veux m'en servir. » Il nous obéissait en tout fort ponctuellement, non seulement pour la conduite de son âme, mais même pour le régime de sa santé. Il arriva que l'ayant couvert pendant l'accès, il demeura ainsi tout le jour avec assez d'incommodité jusqu'à notre retour; et alors il nous fit rougir, nous demandant avec sa candeur naturelle s'il pouvait se mettre un peu à l'air. Jugeant enfin que le mal pressait, nous lui parlâmes de son baptême. « Ce n'est pas à moi, dit-il, de parler là-dessus, non, ce n'est pas à moi. » Mais la sincérité de son cœur parut bientôt, en ce qu'il ajouta incontinent : « Je vous ai si souvent témoigné que je croyais, je vous ai cent fois demandé le baptême; et depuis le temps de ma maladie, vous ne m'êtes jamais venu voir, que je n'aie dit en moi-même : Hé, que ne me baptisent-ils ? c'est à eux à en disposer, car ils savent trop bien que j'en serai très content. »

Son baptême donc, et le nom de Joseph lui remplirent le cœur de consolation, se voyant en état comme il pensait d'aller au ciel. Il continue dans sa résignation amoureuse à la sainte volonté de Dieu, pour la vie ou pour la mort. Et c'est par ce beau chemin que Dieu l'a toujours conduit depuis sa conversion, ne désirant en ce monde que le bon plaisir de son Créateur.

Quel cœur ne fût attendri de voir un Sauvage au lit de la mort parler non seulement en vrai chrétien, mais aussi en bon religieux. Ce spectacle seul nous

essuyait le peu de ressentiment que nous pouvions avoir de tout ce qui se brassait pour lors contre nous. Un de nos souhaits était que quelques personnes qui sont en France eussent le bien de voir ce que nous ne pouvions voir sans larmes de dévotion. Dans le plus fort de la rêverie, on ne lui parlait pas plutôt de notre bon Dieu, qu'il revenait à soi avec des actes de vertu, capables de toucher les plus endurcis. Il ne savait quels remerciements nous faire pour les petits services que nous lui rendions, selon notre petit pouvoir. Nous attribuons sa santé à son saint Patron; car il parut hors de danger deux jours après que nous l'en suppliâmes de bon cœur. « Dieu sans doute, disait-il, aura eu égard à ma résignation. Maintenant donc puisqu'il lui a plu de me rendre la santé, je suis résolu de lui être très fidèle toute ma vie; je ferai en sorte que les autres le connaissent. »

Depuis nous avons admiré tous les jours en ce Sauvage les effets de la grâce de Dieu; c'est assez de dire que l'écolier va surpassant de beaucoup l'espérance de ses maîtres. Son festin de conjouissance qu'il fit, selon leur coutume, fut véritablement un des beaux auditoires qu'on puisse voir. Là ce nouveau prédicateur fit merveille, commençant par le *Benedicite* des chrétiens, qu'il dit tout haut en sa langue, les lois du banquet n'y contribuant pas peu, qui portent que le maître du festin se contente d'entretenir les convives. Tous l'admirèrent et disaient entre eux qu'il avait un grand esprit et ils s'étonnaient de le voir dans la résolution de vivre en chrétien.

II

La conduite de Dieu sur notre nouveau chrétien

Relation de 1638, chapitre VI. Édition de Québec, 48-50; Édition Thwaites, vol. 15, 86-98.

Dès que notre Joseph eut recouvré ses forces, il vint remercier Dieu, en notre petite chapelle, de la santé qu'il avait reçue de lui, lui promettant de mieux vivre désormais et de faire profession publique de son service. La vie qu'il a menée depuis n'a en rien démenti cette sainte et généreuse résolution. Un mot de ses vertus les plus insignes.

Sa foi. Il est si bien fondé dans la foi qu'il fait grand scrupule de faire quoi que ce soit avant d'avoir offert à Dieu son action; il se plaignit un jour à nous de ce qu'il visitait ses parents sans considérer si Dieu agréerait ses visites. Pendant sa chasse ou sa pêche, il s'adresse à Dieu, lui disant de cœur : « Vous, qui avez tout fait, vous êtes le maître des animaux; si vous en faites tomber quelques-uns dans mes pièges, soyez béni; sinon, je ne veux que ce que vous voulez. » Il ne manque pas de venir prier Dieu en notre chapelle, le matin et le soir, où il emploie chaque fois un bon quart d'heure. Il fait quantité d'actes d'adoration qu'il termine par celui de contrition. Il n'a pas honte de s'agenouiller et de prier Dieu en présence des autres, sans s'interrompre pour ceux qui sortent et entrent dans sa cabane.

Son espérance. En moins d'un mois, sa cabane et celle de son frère fut pleine de malades. Il perdit quantité des siens, et surtout le dernier de ses enfants, qui était le cœur de son cœur. Ces afflictions domestiques ne le troublèrent nullement; il ne chancela pas dans l'espérance qu'il avait en Celui qui l'éprouvait. Il apprit à tous ses malades la pratique de l'entière résignation d'eux-mêmes entre les mains d'un si bon Père.

Jamais il ne permit qu'aucun sorcier, qui sont ici les médecins, mît le pied dans sa cabane. Tout son recours était à Dieu, qu'il priait ardemment pour leur santé. Il eut de la peine à se raidir contre les reproches de ses parents, qui lui remontraient le danger manifeste de mort et l'expérience qu'ils pensent avoir de leurs remèdes ou sortilèges. Son courage anima même son beau-frère à fermer la bouche à sa femme languissante, qui avait songé je ne sais quel festin. « N'importe, lui dit ce bon homme, que tu meures, pourvu que Dieu soit obéi. »

Le premier soin qu'il prenait des malades, c'était de les faire baptiser, sans attendre l'extrémité. Nous baptisâmes son aîné, âgé de six à sept ans, croyant qu'il n'en réchapperait pas; il reçut le nom de notre Fondateur. Celui qui nous contenta le plus, ce fut un de ses neveux, âgé de dix-neuf à vingt ans, que nous appelâmes Pierre; il est, Dieu merci, l'imitateur de son oncle.

Il y avait du plaisir à parler de Dieu aux malades dans cette grande cabane de cinq familles. Trois de ses petites nièces, dont la plus âgée est d'environ dix ou douze ans, et les deux autres de cinq à six, toutes filles d'esprit, furent de ce nombre. Elles reçurent au

baptême les noms des saintes Agathe, Cécile et Thérèse. Il procura le nom d'Anne à sa belle-sœur qui, Dieu merci, retourna en santé, avec un petit poupon à la mamelle, qui survécut au grand étonnement de tout le monde. Voilà bien des malades dans une cabane, mais aussi voilà de grandes faveurs du ciel en peu de temps. Or, pour revenir à notre père de famille, il nous crevait le cœur à tous, en l'offrande héroïque qu'il allait réitérant de son benjamin. Car pour vaincre le sentiment naturel que lui donnait le danger de ce cher enfant, il l'offrait cent fois le jour à Dieu avec les termes d'une confiance vraiment chrétienne. Parfois, il le prenait entre ses bras, et parlait à ce petit, comme s'il eût eu bien de la raison : « Thomas, mon cher enfant, lui disait ce bon père, nous ne sommes pas les maîtres de ta vie; si Dieu veut que tu ailles au ciel, nous ne saurions te retenir sur terre. » Jugeant enfin qu'il allait mourir : « Vous m'avez, nous dit-il, enseigné ce que je devais dire à Dieu pour sa santé; dites-moi maintenant comment je m'adresserai à lui quand il sera mort. » Oh ! que cette demande nous fut sensible ! Ce petit ange s'étant envolé au ciel, nous jugeâmes à propos d'attendre un peu et laisser couler les premières larmes. Mais il vint lui-même nous en porter la nouvelle. Nous le menâmes devant le Saint-Sacrement, où il parla en vrai Abraham. Nous allâmes pour consoler la pauvre mère et assister aux funérailles. La saison n'est pas encore d'obtenir de ces peuples que nous ayons un cimetière particulier.

Sa charité. Il aime Dieu avec tant de sincérité que nous sommes ravis de l'entendre parler parfois à Dieu dans ses prières (car nous le faisons encore prier à haute voix); il les fait avec des sentiments qu'il n'a

pu apprendre que du Saint-Esprit. Il ne sait bonnement de quels termes se servir pour lui faire les remerciements de lui avoir donné la foi. Il prie Dieu tous les jours pour toute sa nation, de si bonne grâce qu'il faudrait être de bronze pour n'en être pas ému. Il trouve de lui-même, tous les jours, de nouveaux motifs pour former des actes de contrition, concluant ainsi d'ordinaire : « Oui, mon bon Dieu, je vous honorerai toute ma vie et vous aimerai de tout mon cœur. » Il nous assura un jour que les pensées du ciel et de la bonté de Dieu lui touchaient le cœur plus que celles de l'enfer ne lui donnaient de crainte. Il fut, une autre fois, bien surpris quand, ayant manqué à se trouver à la messe, le dimanche, il nous dit, tout éperdu qu'il était : « Comment donc, aurais-je bien fait un péché grave ? Je ne le pense pas, car vous ne m'aviez pas encore parlé de ce péché. » Aussi, nous lui dîmes : « Il n'y a que ton ignorance qui t'excuse. » Etant allé le voir le soir, nous le trouvâmes tout pensif : « Ah ! mes frères, dit-il, j'ai fait une faute ce matin, mais j'en demande pardon à Dieu de tout mon cœur. »

Dans l'explication du saint sacrement de Pénitence, il fut tout consolé de la bonté de Dieu, qui nous a laissé un moyen si facile et si efficace de rentrer en sa grâce.

Il s'était proposé d'aller, à quelques lieues d'ici, assister un neveu en quelque ouvrage. Il y allait, à son dire, d'autant plus volontiers que Notre-Seigneur nous commandait de nous aimer les uns les autres. Mais ayant su que le lendemain, c'était le vrai jour (c'est ainsi qu'en leur langue nous exprimons le dimanche), il voulut différer à un autre. « C'est bien assez, disait-il, d'avoir fait la première faute, sans faire la

seconde; si on me demande la cause de mon retard, je veux bien qu'on sache que j'aime Dieu et que je fais état de ses saintes ordonnances. » En un mot, tout son plaisir est de s'entretenir des choses de Dieu; ce qui nous est un grand avancement pour la langue, car il s'énonce bravement et en bons termes.

Je serais trop long, si je voulais raconter par le menu toutes les autres circonstances de ses vertus. Je me contenterai de dire ce qui ne se peut assez dire : 1. Qu'il a une horreur extrême du péché, ne nous parlant quasi jamais qu'il ne nous pose quelques cas de conscience, et il a la conscience très délicate. 2. Qu'il prêche hautement, et en toutes rencontres, Jésus-Christ, et d'exemples et de paroles; il le fit bien paraître dans les conseils dont j'ai parlé ci-dessus. Nommément, il est admirable en l'instruction continuelle de sa cabane, leur inculquant à tout propos les saints commandements de Dieu. 3. Qu'il a une particulière communication avec Dieu, le priant chaque jour les larmes aux yeux, afin qu'il lui plaise de regarder avec piété son pauvre pays. C'est une de nos plus sensibles consolations de nous trouver auprès de lui, quand il fait ses prières, surtout ses actions de grâces après la communion. 4. Avant et après les instructions qu'on lui fait, il y a plaisir à le voir à genoux pour demander la grâce de l'Esprit divin. Il s'est obligé lui-même à apprendre à écrire, cet hiver, pour retenir et répéter ce qu'on lui dit, mais surtout pour remarquer, disait-il, plus clairement le nombre de ses péchés. 5. Il s'adonne à une pureté de conscience incroyable, se jetant souvent à nos genoux pour se confesser, faisant scrupule de la moindre chose. 6. Il se tiendra parfois en prière les trois quarts d'heure à genoux, posture très difficile

à un Sauvage. 7. Au reste, c'est merveille des forces que Dieu lui donne pour combattre à tout propos les grandes difficultés que le diable lui suscite par ceux de sa nation, qui à l'inviter à leurs festins infâmes et superstitieux, qui à se moquer ouvertement de lui.

Il nous dit, un jour, avec sa naïveté ordinaire : « Oui, mes frères, je suis tellement résolu à garder jusqu'à la mort la fidélité que j'ai vouée à mon Dieu, que si quelqu'un voulait me faire retourner à mes premières folies, il m'arracherait plutôt la vie. » Bref, le précis de sa dévotion consiste en une sainte tendresse de cœur que Dieu lui donne pour le grand et amoureux respect qu'il porte au Saint-Sacrement, pour l'honneur qu'il rend à son ange gardien et à son grand Patron, pour recommander à la Sainte Vierge son pays et les âmes des fidèles trépassés.

Au commencement, une seule chose lui faisait de la peine : c'était quand nous l'assurions que Dieu a coutume d'éprouver ses plus fidèles serviteurs par les souffrances et les tribulations. De fait, il nous disait naguère qu'à propos de l'histoire de Job, il avait souvent dit à Dieu : « Mon Dieu, je vous prie, ne faites pas épreuve de ma foi; vous connaissez mes plus secrètes pensées, vous savez que c'est tout de bon que je crois en vous; hélas ! ne m'affligez pas ! » Mais cette infinie bonté qui le comble de jour en jour de nouvelles grâces, lui fit bien peu après changer de sentiment et de langage.

Je finirai ce chapitre en disant que sa constance au bien l'a rendu remarquable, lui et toute sa famille, non seulement à ceux du bourg, mais même à tout le pays, en sorte qu'on en parle fort diversement. Les plus raisonnables l'ont admiré et l'admirent encore tous les

jours; d'autres s'en moquent et appellent sa famille, par dérision, la famille des Croyants. Il s'en est trouvé quantité qui lui ont reproché les dangers où ils se mettaient, lui et les siens, ne voulant pas se servir des remèdes de tout le pays.

Bref, le bruit a été quasi universel que ces bons chrétiens se seraient associés à nous pour perdre toute leur nation par la maladie. Là où Dieu l'a le plus éprouvé, eu égard aux langues médisantes, ce fut, à mon avis, en un voyage qu'il fit pour la chasse à l'ours. Car, bien que ceux qui songent ici le mieux et croient ce qu'ils ont songé, passent, par une tromperie diabolique, pour les meilleurs chasseurs, notre chrétien, néanmoins, qui se moquait de tous les songes, retourna les mains vides, avec le mépris, lui semblait-il, de notre sainte foi dans l'esprit de ses compagnons. Et ceux-ci attribuant le bonheur de leur chasse à leurs songes, lui donnèrent sujet de patience et le gaussèrent sanglamment sur sa croyance. Il tint bon cependant, se retranchant toujours dans l'entière et forte résignation à la volonté de Dieu.

III

Lettre du P. Jérôme Lalemant

au P. Barthélémy Vimont, annonçant la mort de Joseph Chihouatenhoua, 3 août 1640

Relation de 1640, Édition de Québec, 102-103; Édition Thwaites, vol. 20, 76-84.

Il semble que les derniers canots qui doivent descendre n'attendent à partir que pour nous donner le moyen de faire savoir à V. R. une nouvelle qui, je m'assure, la surprendra autant qu'elle nous a surpris, et lui fera mettre au nombre des secrets profonds et des dispositions adorables de la divine Providence ce que nous ne pouvons considérer sans étonnement. Je me disposais à écrire à V. R. pour la dernière fois cette année, par la voie de Joseph Chihouatenhoua, notre bon chrétien, et voilà que le même papier, dont il devait être le porteur, est employé pour porter à V. R. la nouvelle de sa mort.

Hier sur le soir, deuxième du courant, lorsqu'il travaillait dans son champ à couper quelques arbres, deux Iroquois, ennemis des Hurons, sortirent du bois prochain, où ils étaient en embuscade, et s'étant rués sur lui, le percèrent d'une longue épée, puis l'ayant abattu de deux coups de hache, se retirèrent promptement, après lui avoir enlevé sa chevelure, selon leur coutume, pour l'emporter en triomphe dans leur pays.

Comme on vit, en sa maison, qu'il tardait à venir, on se douta de ce qui était arrivé. Et, en effet, ayant été

pour le chercher, on trouva au lieu même son cadavre, étendu raide mort et enseveli dans son sang. Il y a de l'apparence qu'ils ne l'eurent pas sans résistance; et les anciens du bourg, après la visite du lieu, ont jugé, par le foulement de la place et le piétinement du blé, qu'il avait rendu du combat, et que les ennemis n'en fussent venus à bout, s'ils n'eussent eu une longue épée dont ils l'atteignirent.

Sans doute que cette mort, quoique subite à ce bon et excellent chrétien, ne le prit pas à l'improviste. Car, outre qu'il était continuellement en la grâce de Dieu, comme assurent ceux qui ont eu soin de son âme et entendu ses confessions, qui d'un côté s'étonnaient des lumières que Dieu lui donnait de ses moindres défauts, et d'autre part, admiraient la tendresse de sa conscience et sa fidélité à répondre aux grâces de Dieu, ce jour-là même, dès le matin, il s'était mis à deux genoux, à son ordinaire, au milieu de sa cabane, recommandant son âme à Dieu, et s'offrant avec toute sa famille aux desseins de Notre-Seigneur sur lui et les siens.

Sur le midi, étant sorti de sa cabane avec trois de ses petites nièces pour aller à son champ, il ne fit que les instruire par le chemin. Puis, étant arrivé sur le lieu, et y voyant les fruits de la terre extraordinairement beaux : « Mettons-nous à genoux, dit-il, et remercions Dieu de ces biens qu'il nous donne; c'est bien le moins que nous puissions faire, puisque sans cesse, il continue ses bénédictions sur nous. » Après qu'ils eurent prié, il leur fit cueillir quelques citrouilles, et au plus tôt, les renvoya toutes trois chargées à la maison, leur disant qu'ils n'étaient pas en lieu de sûreté. Pour lui, il allait dans le bois couper quelques bâtons de cèdre

pour achever le canot qui devait le porter à Québec; ensuite il continuerait à travailler dans son champ, le reste de la journée, ce travail étant nécessaire. Mais quoi ! c'était là même où, quelques heures après la mort devait le trouver.

Dimanche dernier [29 juillet], il était venu en notre maison, éloignée maintenant de la sienne d'environ trois lieues, avec sa femme et ses deux enfants, pour y faire ses dévotions, à son ordinaire. Après s'être confessé et avoir communié, il avait fait venir et avait offert à Notre-Seigneur les premiers fruits de ce champ où depuis il a été tué. Et Dieu sans doute accepta, dès lors, et le don et celui qui faisait l'offrande, l'ayant trouvé mûr pour le ciel; puisque, si peu de jours après, il a voulu le cueillir du parterre de son Église militante pour le mettre dans la triomphante.

Ceux qui auront lu les *Relations* précédentes et celle de cette année n'auront pas de peine à le croire : Dieu n'avait pas commencé et conduit si avant un courage si rare, pour ne pas continuer sur lui ses miséricordes, autant et plus à l'heure de la mort qu'il avait fait pendant sa vie.

Ceux qui ont connu de plus près ce bon chrétien, et qui l'ont pratiqué eux-mêmes, me rendent le témoignage qu'il avait une présence de Dieu quasi continuelle, qu'il agissait en tout avec des intentions dignes d'un cœur vraiment chrétien; et que, si quelquefois son esprit s'égarait le moins du monde hors de la voie des saints, il se retrouvait aussitôt, et se confondait de ses fautes légères comme d'autant de crimes qu'il commettait dans l'amour de Celui sans lequel il n'eût pas voulu respirer un moment. Pour moi, je puis dire en vérité que j'admirais en lui, de jour en jour, les puissants

effets de la grâce qui possédait entièrement son cœur; et que je ne souhaite point d'autre récompense après cette vie que le lieu où je crois que soit assurément son âme.

Il est vrai que nous espérions beaucoup de lui pour la conversion de ces peuples, dont il s'était rendu l'apôtre durant le cours de cette année. Mais puisque les saints ont plus de pouvoir lorsqu'ils sont dans le ciel qu'ici-bas sur terre, nous devons croire que nous avons plus gagné que perdu à sa mort. Nous verrons, en son temps, ce qu'elle produira.

Puisque le temps me presse, et que les canots sont sur le point de partir, je suis contraint de rompre ici et n'en pas dire davantage; quoiqu'il y ait des choses qui, n'ayant pas dû être publiées d'un homme avant sa mort couronnée du don de persévérance, mériteraient d'être ici ajoutées, pour faire avouer à tout le monde que Dieu est admirable dans ses saints, autant en cette barbarie qu'en autre lieu du monde. Mais si elles ne sont connues sur terre, elles le seront dans le ciel. C'est là où sans cesse nous bénirons Dieu des miséricordes qu'il va exerçant sur cette pauvre barbarie et sur ceux qu'il veut y employer.

IV

Prière de Joseph Chihouatenhoua

Le P. Jérôme Lalemant terminait ainsi la *Relation* de 1641 : « Quelques-uns ont souhaité de voir un échantillon de la langue huronne pour en reconnaître l'économie et leur façon de s'énoncer. Je n'ai pu choisir rien de meilleur qu'un des entretiens les plus ordinaires qu'eut avec Dieu, sur la fin de ses jours, Joseph Chihouatenhoua, ce brave chrétien, dont nous avons fait mention. On y pourra, par le même moyen, reconnaître l'Esprit de Dieu qui le poussait. »

Nous savons que Joseph avait appris à écrire et qu'il enseignait le huron aux missionnaires. Il semble qu'après avoir rédigé cette prière, il s'en servait pour mieux faire comprendre aux Pères « l'économie de la langue et leur façon de s'énoncer ». Nous omettons le texte huron; c'est l'âme de Joseph qui nous intéresse ici.

Relation de 1641 : Édition de Québec, 84-86; édition Thwaites, vol. 21, 250-264.

Seigneur Dieu, enfin donc je te connais, à la bonne heure, maintenant je te connais; c'est toi qui as fait cette terre que voilà et ce ciel que voilà; tu nous as faits, nous autres, qui sommes appelés hommes.

Tout ainsi comme nous sommes maîtres du canot que nous avons fait canot et de la cabane que nous avons faite cabane; de même, tu es maître, toi qui nous a créés; c'est peu toutefois que nous sommes maîtres de tout ce que nous avons; peu de temps seulement nous sommes maîtres du canot que nous avons fait canot et de la cabane que nous avons faite

cabane; peu de temps seulement en sommes-nous les maîtres.

Quant à toi, pour toujours tu seras le maître de nous, qui sommes appelés hommes; et pendant que l'on est encore en vie, pourrait-on douter que tu n'en sois le maître? et pour lors principalement tu es le maître quand nous venons à mourir.

Toi seul tout à fait tu es maître parfaitement; il n'y en a pas aucun autre avec toi. Tu es principalement Celui que nous devrions craindre; tu es principalement Celui que nous devrions aimer; parce que c'est toi qui es très puissant, et véritablement aussi, c'est toi qui nous aimes extrêmement.

Très véritablement quant aux autres qui sont hommes, et aux autres qui sont démons, ni les uns ni les autres ne sont point puissants, ni les hommes ni les démons; non, non, ils ne sont point puissants, les démons; de plus ils ne nous aiment pas. C'est pourquoi maintenant, d'une façon particulière, je rends grâce de ce que tu as voulu que je te connaisse.

Extrêmement tu nous aimes; enfin maintenant je me consacre à toi, moi que voici; enfin maintenant, je te fais mon maître; tu es principalement le maître de moi que voici. Ordonne seulement de moi que voici; n'importe que je souffre, je penserai seulement : il y avisera seulement le maître de moi que voici. Toi, tu nous a tous pour créatures en notre famille; encore bien que je n'y fusse présent, et quelque accident arrivât en notre famille, je penserai seulement : Celui-là voit qui principalement nous a pour créatures; mais pour moi, je ne suis rien du tout; quand bien j'y eusse été, nonobstant nous fussions morts, quand bien j'y eusse été.

Voilà donc que grandement je te remercie ! Voilà que je te connais pour ce qui regarde tes desseins; je ne veux pas songer si en notre famille il arrivera quelque chose; je penserai seulement : il y avisera, Dieu qui nous aime. Soit qu'il ait dessein qu'ils deviennent pauvres en leur famille, je penserai seulement : voilà le dessein de Dieu qui nous aime. Soit qu'il ait dessein que celui-là soit riche, je penserai seulement : je ne sais ce que prétend Dieu. J'en serai d'autant plus en crainte et prendrai garde à la façon que je vis. Il est bien aisé que les riches soient pécheurs; parce que, sans qu'on s'en aperçoive, voilà aussitôt le diable qui les accompagne.

Hélas ! c'est en vain que font les glorieux quelques hommes qui sont riches; non assurément, nous ne nous entresurpassons pas, soit riches soit pauvres. Tu nous aimes également, les pauvres et les riches.

O ! que c'est avec bonheur qu'enfin je te connais en tes desseins, toi qui nous aimes, Dieu ! D'autant plus je te remercie, d'autant plus je m'abandonne à toi, moi que voici. Me voilà maintenant que je secoue de moi tout ce que nous estimons pendant que nous vivons. Enfin donc, je n'en fais plus d'état; toi seul uniquement dispose de moi que voici, qui en es le maître.

C'eût été beaucoup seulement que tu eusses voulu que les hommes soient; nonobstant on devrait t'en remercier; il y aurait encore beaucoup dont on jouirait sur la terre de toutes les choses que tu nous as laissées. Mais de plus en cela grandement tu nous as obligés, que tu as voulu qu'ils aillent au ciel quand ils mourront, là où jamais ils vivront.

Je ne veux pas maintenant examiner ce que c'est véritablement le paradis; je présumerais par trop de

moi, si je pensais que je recherche ce que c'en est. Aussi bien, je ne suis rien, cela seul devrait me suffire de ce que je sais ce que c'est de tes commandements. Enfin, voilà que maintenant je crois et tout de bon.

Il n'y a rien du tout dont je doute aucunement, car tu n'es point menteur; tu dis toujours la vérité, quoi que tu dises. Cela me suffit que tu aies dit : Je ne vous refuserai rien dans le ciel; parce que, quoi que ce soit ne t'est pas difficile; de plus tu nous aimes. Voilà le sujet de mon espérance : ta parole. N'est-il donc pas vrai que nous devons plus faire de difficulté de souffrir pendant notre vie? Voilà ce qui en arrivera, d'autant plus nous en tirerons de profit dans le ciel; outre qu'on est moins tenant de sa vie, quand on est dans l'affliction.

Ah ! véritablement, ce n'est plus chose à craindre que la mort; c'est pour néant que nous craignons si fort de mourir, pendant que nous vivons. Véritablement, nous n'avons pas d'esprit; en même temps qu'au ciel on va lorsque l'on meurt, en même temps précisément on est heureux au ciel.

Nous sommes semblables à ceux qui vont en traite, pendant que nous vivons; ils souffrent continuellement, ceux qui vont en traite. Je vous laisse à penser si on se réjouit, quand on est sur le retour. On pense seulement : voilà que nous allons arriver, nous voici au bout de nos souffrances. De même en devrait-il arriver, lorsque l'on est sur le point de mourir. On devrait penser : seulement tout maintenant je serai au bout de mes peines.

Voilà mon sentiment, Seigneur Dieu; enfin donc je ne crains plus la mort, je me réjouirai, quand je serai

sur le point de mourir. Je ne veux pas m'en affliger, m'attristant pour la mort de quelqu'un de mes proches. Je penserai seulement : il en dispose, Dieu; il aura dessein qu'ils partent, qu'en paradis ils aillent. Et pour moi, je penserai seulement : grandement il les aime, puisqu'il a voulu qu'ils partent et que parfaitement ils soient heureux.

Notes du chapitre premier

1. Dans *Huronia* (Toronto, 1907), p. 26, le P. Jones, S. J., identifie l'*Ossossané* d'autrefois avec le *Varwood Point* d'aujourd'hui. Les fouilles archéologiques, actuellement en cours dans la région du fort Sainte-Marie, permettront d'apporter sur ce point une plus grande précision. Q : *Relations des Jésuites*, édition de Québec (1858). — Th. *Relations des Jésuites*, édition Thwaites (Cleveland, 1896-1901).

2. S'écrit aussi Chihwatenhwa ou Chi8atenh8a. Nous avons gardé l'orthographe de nos sources.

3. Q. 1636, 131; Th. 10, 278.
4. Q. 1636, 137; Th. 10, 304.
5. Q. 1636, 137; Th. 10, 306.
6. Q. 1636, 138; Th. 10, 310.
7. Q. 1638, 46; Th. 15, 78.
8. Q. 1638, 46; Th. 15, 80.
9. Q. 1638, 47; Th. 15, 80.
10. Q. 1637, 172; Th. 14, 76.
11. Q. 1638, 47; Th. 15, 80.
12. Q. 1638, 47; Th. 15, 80.
13. Q. 1638, 47; Th. 15, 82.
14. Q. 1638, 47; Th. 15, 82.
15. Q. 1638, 47; Th. 15, 84.

Notes du chapitre II

1. Q. 1638, 47; Th. 15, 84.
2. Q. 1638, 49; Th. 15, 94.
3. Q. 1638, 50; Th. 15, 96.
4. Q. 1638, 50; Th. 15, 96.
5. Q. 1638, 49; Th. 15, 90.
6. Q. 1638, 50; Th. 15, 98.
7. Q. 1638, 53; Th. 15, 112.
8. Q. 1638, 55; Th. 15, 122.
9. Q. 1638, 51; Th. 15, 100.
10. Q. 1638, 51; Th. 15, 102.
11. Q. 1638, 51; Th. 15, 104.

12. Q. 1638, 52; Th. 15, 104.
13. Q. 1638, 52; Th. 15, 108.
14. Q. 1638, 2; Th. 14, 124.

Notes du chapitre III

1. Q. 1639, 64; Th. 17, 46.
2. Q. 1639, 65; Th. 17, 50.
3. Q. 1639, 63; Th. 17, 40.
4. Q. 1635, 25; Th. 8, 74.
5. Q. 1639, 8; Th. 16, 18.
6. Q. 1640, 69; Th. 19, 158.
7. Q. 1640, 69; Th. 19, 160. — Dans une lettre à la Supérieure de la Visitation de Tours, Québec, 4 septembre 1640, la vénérable Mère Marie de l'Incarnation résume ce passage de la *Relation*. Elle l'introduit par ces mots, écho de ses entretiens avec le P. Paul Ragueneau, venu de la Huronie à Québec, à l'été de 1640 : « Notre bon Joseph a fait l'office d'apôtre, cette année, après s'y être disposé par les *Exercices spirituels*. Vous seriez ravie d'entendre ce qu'il a fait; car il a été hardiment et sans craindre la mort de bourg en bourg prêcher l'Évangile avec une éloquence du Paradis, n'omettant rien de ce qu'il jugeait nécessaire pour mettre notre foi en crédit. Ses compatriotes qui savaient qu'il ne pouvait avoir cette science naturellement, étaient ravis et comme en extase en l'entendant parler. » Dom JAMET, *Marie de l'Incarnation. Écrits spirituels et historiques* (Paris et Québec, 1935), t. III, 187.

Avant de remonter en Huronie, en 1639, le P. Le Mercier avait introduit Joseph aux Ursulines. Nous devons la connaissance de ce fait à la Sœur Cécile-de-Sainte-Croix, qui écrit le 2 septembre : « Il [le P. Le Mercier] vint nous dire la messe et nous amena Joseph, qui a déjà la façon d'un saint. Il était ravi d'aise de nous voir et de savoir pourquoi nous venions. On lui fit quelque petit présent; il ne savait quelle reconnaissance nous faire. Ce pauvre homme, non content de nous faire expliquer ce qu'il voulait nous dire, il nous parlait encore des yeux. » *Ibid.* 156.

8. Q. 1640, 87; Th. 19, 252.

Notes du chapitre IV

1. Q. 1639, 54; Th. 16, 244.
2. Q. 1640, 63; Th. 19, 132.
3. Q. 1640, 55; Th. 19, 91.
4. Q. 1640, 64; Th. 19, 136.
5. Q. 1640, 64; Th. 19, 138.
6. Q. 1640, 66; Th. 19, 148.
7. Q. 1640, 97; Th. 20, 54.
8. Q. 1640, 88; Th. 19, 258.
9. Q. 1640, 52; Th. 19, 76.

Notes du chapitre V

1. Q. 1640, 88; Th. 19, 258.
2. Q. 1640, 103; Th. 20, 80.
3. Q. 1640, 102; Th. 20, 78.
4. D'après un témoignage que le P. Lalemant n'a pas encore recueilli, à la date du 3 août, Joseph aurait vu dans un songe, et quatorze mois avant l'événement, le genre de mort qui l'attendait (Q. 1641, 66; Th. 21, 160). On comprend mieux alors l'allusion faite par Joseph lui-même à cette mort sanglante dans le discours qu'il tient à son frère, Téondechorren, au lendemain de sa retraite, janvier 1640 : « Enfin, le pis qui puisse arriver, à votre avis, est qu'on me fende la tête comme on fait aux sorciers du pays. Mais je veux bien que vous sachiez que je me tiendrais trop heureux de donner ma vie pour Celui qui nous a tant aimés. » Ce texte est dans le corps de la *Relation* de 1640; il a donc été rédigé avant la mort du néophyte.
5. Q. 1640, 103; Th. 20, 82.
6. René Latourelle, S. J., *Études sur les écrits de Jean de Brébeuf* (Montréal, 1953), t. II, 228.
7. Q. 1641, 63; Th. 21, 148.
8. Q. 1643, 68; Th. 23, 60.
9. Q. 1641, 63; Th. 21, 148.
10. Q. 1640, 67; Th. 19, 150.
11. Q. 1641, 63; Th. 21, 150.

12. Le P. Chaumonot écrit à son ancien compagnon de Huronie, le P. Paul Ragueneau, devenu Supérieur de la Mission du Canada.

13. Q. 1641, 65; Th. 37, 174.

14. Q. 1641, 63; Th. 21, 146.

15. Q. 1641, 60; Th. 21, 132.

16. Q. 1641, 62; Th. 21, 141.

Notes du chapitre VI

1. Q. 1640, 103; Th. 20, 84.

2. *Ibid.*

3. Q. 1638, 46; Th. 15, 78.

4. Q. 1639, 65; Th. 17, 52.

5. Q. 1638, 47; Th. 15, 82.

6. Q. 1638, 50; Th. 15, 96.

7. *Lettres de saint Charles Garnier* (Québec, 1931), p. 16.

TABLE DES MATIÈRES

Avis au lecteur 5

Chapitre premier

De l'infidélité à la foi 7

Chapitre II

Le baptisé 15

Chapitre III

L'apôtre 25

Chapitre IV

Le retraitant 35

Chapitre V

« Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il demeure seul... » 47

Chapitre VI

L'âme de Joseph Chihouatenhoua 59

Documents 67

Notes 90

Régionale Ottawa Carleton
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie
174, rue Stanley, Ottawa, Ont
K1M 1P1 (613) 749-4843